

La revue catholique des idées et des faits

Gandhi
« Esto Perpetua »
Agrippa d'Aubigné
Sant Agostino de Giovanni Papini
Au sud de New-York
Joris Eeckhout
Les banques ordonnent une halte
Marins d'aujourd'hui

A. de Chanly
Hilaire Belloc
Maurice Dullaert
Mgr Louis Picard
Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe
Paul Halffants
Hilaire Belloc
Commandant Paul Chack

Les idées et les faits : Chronique des idées : La vraie figure de Boileau, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne.

La Semaine

◆ Le grand obstacle à la propagande socialiste en pays flamand est évidemment le catholicisme. L'industrialisme ayant gagné la Flandre après la Wallonie, et après que d'injustifiables abus eussent jeté les masses prolétariennes wallonnes dans les bras du socialisme déchristianisateur, l'action catholique s'est appliquée à préserver le plus possible les provinces flamandes de l'emprise rouge. Le Boerenbond a sauvé la classe paysanne et l'a conservée au Christ. Le syndicalisme chrétien tient victorieusement tête à l'assaut socialiste. Les résultats de l'admirable travail social accompli dans le Limbourg font regretter amèrement que les catholiques d'il y a cinquante et septante-cinq ans aient manqué à leurs devoirs sociaux.

Pour essayer, quand même, de progresser en Flandre — quand ce n'est pas pour défendre des positions menacées et éviter la défaite — les socialistes font, depuis quelque temps surtout, de grands efforts pour donner le change aux ouvriers catholiques et pour faire croire que l'on peut être à la fois chrétien et socialiste. Ils prétendent que nombre de leurs syndiqués sont et restent croyants et ils ont même fondé un groupe de socialistes religieux « afin de démontrer que le socialisme n'est pas antireligieux et que l'on peut être en même temps un bon chrétien et membre du parti ouvrier ». Mieux que cela. Ces socialistes religieux sont socialistes « parce que chrétiens », affirme le fondateur du groupe qui se déclare chrétien.

Certes, ce n'est pas nous qui défendrons les abus du capitalisme ni l'hégémonie de la finance internationale. Nous recommandons aussi que le socialisme belge a fait beaucoup pour le mieux-être matériel de notre prolétariat. Mais un fait historique est acquis : le socialisme a déchristianisé les masses qui l'ont suivi. En Belgique, la propagande socialiste a été, est et ne pourrait plus ne pas être anticatholique. Par tactique, depuis la guerre surtout, cet anticatholicisme foncier se camoufle. On multiplie les affirmations destinées à endormir les préventions et à donner confiance. Mais la tare est congénitale et inguérissable. Toute avance du socialisme chez nous a toujours marqué, et marquera toujours, un progrès de la déchristianisation.

Nous défions d'ailleurs le Peuple de cacher un jeu impossible et de ne pas multiplier les fautes. Voici la dernière. Si le 29 mai il imprimait les déclarations rapportées ci-dessus, le compte rendu de l'inauguration du canal Liège-Anvers (Peuple du 1^{er} juin) se chargeait, une nouvelle fois, de montrer aux ouvriers catholiques ce qu'il pense de la religion et de ses ministres. Il y est parlé de M. Van Roey et de M. Kerckhofs — alors qu'on nomme le général X et le procureur général Y. On y fait « admirer, à côté du Roi, avant tous les représentants du pouvoir civil, M. Van Roey dans sa grande cape rouge ».

Quant à la bénédiction, savourez ceci :

« Après ces discours, on passe au cardinal de Malines un gros livre dans lequel il lit avec un abbé-pomandé, qui dit les réponses, quelques formules religieuses. Puis on lui tend une espèce de seau dans lequel il trempe son goupillon et lance sur la foule quelques gouttes d'eau bénite. Ça ne rime à rien, mais les cléricaux sont contents d'avoir introduit l'Eglise là où elle n'avait rien à faire. »

Que peuvent bien penser de ce : « ça ne rime à rien », les socialistes religieux ?

◆ Le Parti Ouvrier Belge a fêté les soixante années du citoyen Louis de Brouckère, l'homme le plus dangereux, peut-être, qu'il compte parmi ses dirigeants. Car un rêveur obstiné, un illuminé, est exposé à conduire le parti qui l'écoute aux plus dangereuses et aux plus coûteuses expériences. Et quand ce parti a l'importance du P. O. B., c'est tout le pays qui est menacé par l'idéalisme nocif du faux prophète.

Du discours qu'il prononça l'autre jour détachons ces phrases caractéristiques : « Je vous dois [...] d'avoir vécu avec vous cette

aventure merveilleuse : l'humanité s'éveillant et se mettant en marche sans que rien puisse encore l'arrêter.

» Notre époque est la plus grande de l'histoire.

» Il y a eu de grands moments auparavant; mais maintenant, ce n'est plus la lutte d'une minorité pour la conquête de nouveaux privilèges, mais l'ascension d'une classe qui veut libérer l'humanité.

» ... Nous voyons se dessiner la réalisation de la justice par le socialisme.

» Il n'y a dans le monde qu'une pensée forte et jeune : c'est la pensée socialiste.

» ... Il faut, selon le mot de Wauters, que le peuple apprenne à lire; le jour où il saura lire, le socialisme sera réalisé. »

Pour ceux qui savent que le catholicisme est la vérité, quelles aberrations!

Et puis, le socialisme, qu'est-ce donc? En fait d'expérience vraiment socialiste, il n'y a guère encore que Moscou. Ce n'est pas très tentant, et tout le contraire d'un succès...

Littérature oratoire, dira-t-on. Nous ne le pensons pas. M. de Brouckère est un grand convaincu, mais qui se trompe radicalement sur la nature humaine et sur les leçons de l'histoire.

◆ Le chômage sévit un peu partout. Crise de production qui durera tant que la consommation n'aura pas digéré les stocks. Il y aurait :

Aux Etats-Unis :	3,700,000	chômeurs, soit	33,3	% ₀₀	habitants
En Allemagne :	3,040,747	»	48,2	% ₀₀	»
En Angleterre :	1,750,000	»	38,4	% ₀₀	»
Au Japon :	800,000	»	12,3	% ₀₀	»
En Italie :	385,000	»	11,2	% ₀₀	»
En Autriche :	318,000	»	47,4	% ₀₀	»

En Belgique, il n'y a que 1,8 chômeur par 1,000 habitants et en France 0,02 par 1,000.

Ces chiffres nous permettent d'attirer, une fois de plus, l'attention sur l'exploitation aussi ridicule, que stupide, par les « partis », à des fins nationales, de faits étrangers.

Le nombre des chômeurs a augmenté en Angleterre depuis un an : voilà le résultat d'un gouvernement socialiste, s'écrie-t-on à droite. Comme si l'Angleterre avait un gouvernement socialiste!!

Le nombre des chômeurs croît en Italie : crise économique sans précédente, suite de la politique fasciste, s'écrient les antifascistes des deux hémisphères!

Alors quoi, tous les régimes produisent le chômage, le socialiste en Angleterre, l'antisocialiste en Italie, le socialiste en Autriche, l'antisocialiste aux Etats-Unis?

Quelle comédie que la démocratie politique, et l'électoratisme, avec le simplisme trompeur et le bourrage de crânes auxquels ils conduisent!

◆ Un Français vient d'écrire un livre, « de l'Alsace à la Flandre », où il étudie notre problème linguistique. Nous ne l'avons pas lu encore, mais comment résister au plaisir de signaler, dès aujourd'hui, que l'ouvrage de cet étranger, de ce Français, à fait écrire au directeur de la Nation Belge cette phrase, qu'il nous a fallu relire à plusieurs reprises pour nous convaincre qu'elle était bien là, dans un article signé « Fernand Neuray » :

« le développement d'une culture flamande dont la renaissance et l'éclat deviennent aussi évidents que la lumière du jour... »

Réjouissez-vous avec nous, ami lecteur, car il y a plus de joie au ciel...

Nous avons été pas mal insulté, depuis dix ans, par le directeur de la Nation Belge pour avoir osé soutenir, contre lui, l'existence d'un fait qui, paraît-il, devient aussi évident que la lumière du jour...

Gandhi

Mahatma Gandhi est avocat, politicien et nationaliste, mystique et ascète et c'est précisément ce mélange qui lui donne cette prise extraordinaire sur les masses hindoues. Il fit ses études d'avocat et son stage à Londres, et c'est pendant qu'il cherchait sa fortune en Afrique du Sud qu'il découvrit ses talents nationalistes. La colonie hindoue, dont le petit commerce était entravé par les jalousies européennes, lui porta ses plaintes, et il leur conseilla d'opposer la résistance passive. Il étudia le système en petit et lui trouva d'énormes avantages sur la résistance active et violente, surtout de la part d'une foule ou d'un peuple désarmé. Une masse de chair inerte est beaucoup plus embarrassante qu'une foule mobile qui invite à tirer dans le tas et disparaît de son propre chef.

Quand Gandhi se transféra aux Indes, il résolut d'appliquer son système en grand sans cependant précipiter les choses, car Gandhi est doublé d'un maître d'école qui sait graduer ses leçons.

La première fois qu'il fit parler de lui, ce fut en 1919, lors de l'agitation contre le *Rowlatt Act*, quand il fut expulsé du Punjab par la magistrature anglaise et c'est alors qu'il révéla son plan. Étudions-le de près. Gandhi savait qu'il avait affaire à un peuple de 320 millions dont la mentalité avait été pétrie par l'esprit de soumission. C'était un peuple spirituellement et physiquement affaibli par les règnes incessants de conquérants qui se succédaient l'un à l'autre, le plumaient tout nu, et qui, sous l'influence du soleil, s'affaiblissaient à leur tour, pour devenir les esclaves du conquérant suivant. Pas moyen de bâtir une nation avec des matériaux pareils. Il y avait bien, comme dans tout peuple dont la conscience nationaliste se réveille, de petits courants vers l'esprit d'indépendance provenant des Universités, mais les masses des villageois paysans étaient inertes et Gandhi le disait bien franchement : « Vous voulez l'indépendance? Vous ne l'aurez jamais avec votre mentalité d'esclave. C'est une impossibilité psychologique. Formez-vous d'abord à mon école. Je vous donne trois leçons - préparatoires :

1^o Fabriquez vos propres toiles, et boycottez les fines et belles étoffes anglaises;

2^o Respectez les basses castes;

3^o Vivez en paix avec les Mahométans.

Ces trois leçons doivent être pénétrées, par-dessus tout, de l'esprit du *Satyagraha*, de non-violence. Si vous observez cela pendant quelques années, vous acquerez le sentiment de dignité personnelle si nécessaire pour acquérir le sentiment de dignité nationale; vous cesserez d'accepter les coups et les gifles comme des animaux, de faire *salaam* et *puja* aux Anglais parce qu'ils sont blancs. Je ne cherche pas à expulser les Anglais; respectez-les comme hommes et comme maîtres s'ils le méritent, mais ne leur léchez pas les pieds comme vous l'avez fait pendant des siècles. Traitez avec eux d'hommes à hommes ».

Ces leçons ne furent pas suivies universellement, loin de là; elles supposaient un effort de maîtrise de soi dont le peuple indien n'est pas encore capable, même aujourd'hui. Mais il y eut des efforts spasmodiques qui portèrent leurs fruits.

Pour aider ses compatriotes, Gandhi donna l'exemple. Homme marié, il fit, avec le consentement de sa femme, le vœu de chasteté; chaque lundi devint pour lui un jour de retraite, de jeûne, de silence

et de méditation; et chaque fois qu'il y eut des excès de violence soit entre les Hindous et les Mahométans, soit avec la police, Gandhi prolongeait son jeûne. Il y a quelques années, après des bagarres effroyables entre les deux religions, Gandhi refusa de manger pendant un mois. Un conseil de réconciliation de 600 représentants (j'étais un des six représentants Européens) siégea à Delhi pour effectuer une réconciliation entre Hindous et Mahométans pendant que les médecins veillaient près du lit de Gandhi tâchant de sauver une vie mise en danger par un jeûne obstiné.

Les leçons de Gandhi eurent plus de succès parmi des groupes compacts et homogènes. Les Sikhs, une peuplade guerrière du nord, eurent à se plaindre de leurs prêtres qui empochaient les revenus des temples et défendaient aux fidèles de couper du bois dans les forêts ecclésiastiques. Ce fut une excellente occasion pour faire du *satyagraha*, et sur le conseil de Gandhi, chaque jour 500 Sikhs marchèrent en procession vers la forêt, armés de petites haches en papier, en argent, etc, ostensiblement pour couper du bois. La police les arrêta invariablement et les assaillants se couchaient par terre et se laissaient rouer de coups. Il fallut les enlever de force et les interner. Après quelques semaines, il y eut plus de 10,000 internés dans le camp, nourris aux frais du Gouvernement. Une situation pareille ne pouvait évidemment pas se prolonger indéfiniment et les Sikhs eurent gain de cause. L'exemple fut encourageant pour le reste de l'Inde. Un autre exemple qui ouvrit les yeux aux Indiens fut celui de l'Irlande, mais comme l'Irlande obtint l'indépendance par la violence, l'exemple fut plutôt embarrassant pour Gandhi, en créant parmi les jeunes un parti de gauche. Les sociétés secrètes se multipliaient parmi les Universitaires et les meurtres politiques suivirent tout naturellement.

Le mouvement s'effondra quand une foule de villageois cernèrent un peloton d'agents de police indiens et les brûlèrent vifs. Gandhi arrêta aussitôt la campagne de *satyagraha* et fut mis en prison pendant trois ans. Mais il n'abandonna pas la partie. Sitôt mis en liberté, il se remit au travail, remit ses trois leçons en vigueur, et pour leur donner un peu de fraîcheur, y ajouta le refus de voter et de siéger aux Conseils des Assemblées Provinciales. Les Indiens étaient mauvais élèves, mais il y eut de bons efforts parmi les plus généreux, et en tout cas les Indiens se persuadèrent qu'ils obtiendraient l'indépendance personnelle sans passer par les leçons de Gandhi. Peut-être ont-ils raison. Le fait est que l'attitude des blancs a changé du tout au tout envers les Indiens. Ils ne se laissent plus faire. Autrefois cette mentalité était l'apanage des chrétiens, raison suffisante pour laquelle les blancs préféraient toujours les païens, mais aujourd'hui, les blancs ont vu la nécessité d'être polis, même envers les Hindous, et c'est à Gandhi que ceux-ci le doivent.

* * *

Remettons maintenant cette petite étude sur le terrain politique et analysons la mentalité anglaise contre laquelle Gandhi a érigé ses batteries.

Il y a plus de cent ans, en 1824, si je ne me trompe, un gouverneur de Bombay écrivit un memorandum à la Compagnie des

ndes à Londres, lui demandant l'autorisation d'ouvrir des écoles secondaires pour Indiens et même des Universités, et il ajouta ces paroles remarquables : « Je n'ai aucun doute que l'innovation sera le premier pas vers l'indépendance politique; mais après tout ce n'est pas notre ambition de gouverner un peuple destiné à rester esclave, et la Grande-Bretagne ne pourrait ambitionner de plus grand honneur que d'élever un peuple à la dignité d'indépendance nationale et finalement de lui remettre les rênes du gouvernement. » Paroles nobles et magnifiques auxquelles la Grande-Bretagne a été et façon générale fidèle. Mais les pouvoirs civils éprouvent la même difficulté que les pouvoirs ecclésiastiques : la transition est difficile; tant de petits intérêts sont en jeu. La grande idée de l'indépendance finale est bien tenue en vue, mais il y a les banques, les boutiques, et la route de l'Australie, et l'intérêt sur le capital, les chemins de fer, et les prêts et emprunts, et un tas de petits détails qui remettent toujours sur le tapis la petite question : Mais est-ce bien sûr que les Indiens sauraient se gouverner eux-mêmes? » C'est la vieille histoire qui se répète de l'adolescence des nations. A cette question un journal commercial européen de Calcutta, *Capital*, répondit franchement il y a quelque temps : L'Inde indépendante respecterait nos banques et nos boutiques; donc donnons-leur l'indépendance de bonne grâce. En tous les cas, il y a tant d'hésitations et de tergiversations que l'*intelligentsia* indienne et Gandhi ont perdu toute confiance dans l'honnêteté anglaise, ou peut-être prétendent seulement l'avoir perdue et en usent maintenant de discuter.

Une commission a, dernièrement, étudié la question à nouveau; le rapport sera publié le mois prochain, et en novembre une Conférence aura lieu entre Anglais et Indiens pour discuter les propositions du rapport. Gandhi refuse d'y prendre part et envoie une sommation au vice-roi lui demandant des concessions immédiates que le pauvre vice-roi n'a aucun droit de concéder, sous peine de voir la campagne de résistance passive étendue à toute l'Inde. Le vice-roi refuse et la campagne est ouverte. Que s'est-il passé? Ce n'est plus le Gandhi d'il y a dix ans, patient, posé. Il y a eu un revirement. Gandhi a changé ses plans. C'est bien l'ancienne tactique de non-violence, mais avec ceci de changé c'est que, s'il y a malheureusement violence, la campagne n'en continuera pas moins. On explique la décision en disant que Gandhi fut forcé par l'aile gauche du Congrès National de décembre 1929 de prendre la tête du mouvement final ou de céder l'autorité aux jeunes. Quoi qu'il en soit, le sort en est jeté, et bien que Gandhi et plusieurs de ses successeurs soient déjà internés pour le moment, le mouvement de résistance passive à l'autorité anglaise menace de ne céder qu'à la répression sanglante. En ce moment les officiers de réserve en Angleterre ont ordre de se tenir prêts.

Jusque maintenant le mouvement se confine au nord d'une ligne droite entre Bombay et Madras; le sud refuse d'y participer, tout comme les Rajahs indépendants et 80 millions de Mahométans, et c'est le point faible. Mais l'ancienne tactique est bien suivie de ne pas dissiper les énergies et de concentrer tout l'effort sur l'un ou l'autre point faible du gouvernement. Par exemple le Juif Lord Reading imposa durant son gouvernement une taxe sur le sel qui, dans les pays chauds, est bien plus nécessaire aux corps que dans les pays froids, et dont chaque animal a besoin d'une bonne poignée par jour pour compenser l'épuisement de la transpiration. Gandhi décida d'attaquer cette taxe en refusant de la payer, et de briser le monopole du gouvernement en invitant tout Hindou à fabriquer son sel lui-même. C'est le cheval de bataille pour le moment, et qui suffit à lui seul, pour briser, dans le peuple, le respect de la loi et pour intensifier le mépris de l'Anglais.

Pas moyen de prévoir où la présente campagne mènera. Les Anglais feront certainement des concessions, mais même en sup-

posant qu'ils soient prêts à donner aux Indes l'indépendance dont jouit le Canada, ils ne la donneront certainement pas de force — affaire de sentiment que tout le monde comprendra.

Qu'arrivera-t-il de l'Eglise aux Indes? Je n'ai que l'opinion d'un laïc à vous offrir, mais si les Anglais essuient un échec aux Indes, tout ce qui est européen dans les missions sera vite balayé avec les Anglais.

A. DE CHANLY.

“ Esto Perpetua ”⁽¹⁾

Quand le matin fut levé tout à fait, je regardai de nouveau par ma fenêtre : au-dessus de moi, les derniers nuages d'un ciel orageux s'en allaient chassés par le vent; et à mes pieds, silencieuse et toute d'un gris uniforme, s'étendait la cité de Timgad. On n'y apercevait aucun être vivant. Ce n'était partout que ruines restées debout, fragments de murs et colonnes brisées, immobilité complète, sauf en un endroit où une main pieuse avait ramené l'eau à ses anciens canaux. Là une petite fontaine coulait d'une urne que tenait un amour.

Je franchis les portes sans tarder, et pendant une heure je me promenai en curieux, notant au passage mille détails : les boutiques et les rangées de piédestaux; les grandes dalles du Forum et les petites briques égales et si clairement romaines des murs abandonnés. En me promenant ainsi, j'arrivai sur une hauteur où se trouvait autrefois le théâtre, taillé à même dans la pente avec des sièges de pierre en gradins. Là je m'assis pour dessiner l'étendue de silence que j'avais devant moi, et alors je m'aperçus pour la première fois que j'étais las.

Je me dis : « C'est à cause de ma longue marche de cette nuit ». Mais quand j'eus achevé mon croquis et que je me fus relevé pour reprendre ma promenade (car on pourrait se promener dans Timgad pendant des journées, pendant une vie si on voulait), je découvris la vraie raison de ma fatigue. C'était qu'en dépit de mes efforts, je n'arrivais pas à marcher franchement et d'un pas ferme sur les dalles de ce Forum et à travers ces rues désertes, il y avait dans la ville quelque chose qui m'obligeait à poser les pieds avec précaution et sans bruit. Quand je m'en apercevais, je me forçais à prendre une marche naturelle; mais un instant après, dès que ma pensée était occupée d'un aspect nouveau de la ville, je me reprenais à marcher d'un pas mesuré et silencieux, comme on fait dans les sanctuaires ou dans la chambre d'un malade ou d'un mort. Je n'y pouvais rien, c'était la ville qui m'y contraignait.

A quelque cent mètres de là, j'aperçus un homme qui se rendait à son champ en suivant une rue de Timgad : je le distinguais nettement, car de chaque côté du chemin qu'il suivait, les maisons n'étaient plus qu'un amas confus de décombres. C'était la première créature vivante que je voyais dans ce lieu solitaire, solitaire depuis si longtemps. Lui aussi marchait avec précaution et d'un pas incertain, il allait la tête penchée et sans faire de bruit.

Je parcourus Timgad en tous sens durant la matinée. Le soleil n'était pas encore bien haut quand je m'aperçus qu'à force d'aller et venir entre les colonnes, de regarder derrière les pans de murs sans rien y trouver, on finissait par avoir en quelque sorte droit de cité dans la ville. A mesure que je m'accoutumais au silence, je me sentais plus à l'aise, plus familier, presque l'ami de ces murs abandonnés et jadis peuplés d'êtres humains; toutefois je n'oserais dire que cette intimité n'avait pas une influence malsaine.

Je me dirigeai de tous les côtés, mais nulle part, en quelque endroit que ce fût, je n'aperçus trace de créature humaine et de plus en plus j'éprouvai l'impression mystérieuse que l'on ressent à entendre des voix dans la nuit, quand on ne sait si ceux qui appellent sont de ce monde ou n'en sont pas.

J'arrivai à un arc de triomphe qui, autrefois, gardait l'entrée principale de la ville à l'ouest, sur la route de Lambèse. Il était

(1) Voir la Revue des 11 et 18 avril, 2, 9, 23 et 30 mai 1930.

décoré des quatre côtés et avait dû être construit aux siècles de la décadence. Derrière lui, les faubourgs dans lesquels le trop-plein de la ville s'était déversé juste avant sa chute, s'étendaient au loin dans la plaine. Non loin de là, une minutieuse inscription rappelait le souvenir d'un homme qui avait souhaité survivre, et dont le souhait se trouvait ainsi réalisé; la plaque commémorative portait témoignage de l'esprit qui relie la religion de l'antiquité à la nôtre, car elle avait été gravée en exécution d'un vœu. Ailleurs se trouvait la statue de la mère des dieux, couronnée de murs et de tours. Elle aussi était de l'époque de la décadence; pourtant elle était pleine encore de la sérénité que reflétaient les visages avant l'invasion des barbares et le pillage des villes.

Il y a dans Timgad un carrefour où l'on peut rester longtemps assis à contempler de tous côtés sa désolation. L'isolement est absolu et la présence de tant de choses faites pour servir et qui ne servent plus à personne finit par vous obséder. Le soleil répand sa vie partout, tandis que vous regardez la voie Décumane avec ses rigoles dans lesquelles autrefois les roues rapides roulaient bruyamment vers le marché; il vous réchauffe, mais ne fait pas revivre la foule qui serait pour vous une compagnie. La ville qui semble vous regarder est aveugle.

Sur un petit monticule se dressent dans le ciel deux hautes colonnes, beaucoup plus grandes que les autres. Elles se détachent sous le ciel bas d'hiver, toutes blanches dans la plaine de pierres grises; on les voit de tous les coins de Timgad. Elles furent peut-être élevées pour le temple de Jupiter Capitolin.

Ces colonnes vous attirent et vous retiennent aussi longtemps qu'on consent à les regarder, tant est violente l'impression qu'elles donnent de l'abolition du temps. Il paraît que dans certains états psychiques anormaux, l'esprit peut percevoir simultanément des objets infiniment grands et infiniment petits: les plus vastes conceptions de l'imagination et les moindres sensations du toucher s'impriment séparément sur le cerveau, sans que les unes chassent les autres. Dans ces conditions (dit-on), la notion des proportions et de la réalité se perd presque totalement, et l'unité et l'équilibre des facultés sont menacés. C'est dans un état d'esprit semblable que vous jette Timgad, et surtout ces deux colonnes de pierre blanche. Elles sont si clairement issues des hautes conceptions humaines; ceux qui les ont sculptées étaient si bien, par tout ce qui constitue le caractère occidental, ce que nous sommes nous-mêmes; elles nous satisfont si pleinement; la marque du ciseau y est si nette et y paraît si récente, qu'on a l'illusion de n'être pas dans une solitude et qu'on se détourne croyant trouver autour de soi une ville vivante pleine de ses semblables. Il ne faudrait qu'un mot prononcé à voix haute, le claquement d'une sandale pour se trouver reporté au moment où toutes ces choses étaient vivantes. Et tandis qu'on est tout pénétré de cette impression, une désolation telle que les mots ne peuvent l'exprimer vous enveloppe de son évidence. Il n'y a là ni le lent mouvement d'un boeuf, ni une fumée qui monte, ni un toit parmi les rares arbres de l'horizon, ni un reflet d'eau, ni l'écho d'un bruit. On dirait que non pas un certain nombre de siècles, mais un espace de temps incalculable se confond avec le présent, et que pendant un moment d'éternité l'âme encore unie à la chair a le terrible et dangereux privilège d'entrevoir l'absolu où le temps n'existe pas...

Je ne sais quelle heure il était quand je m'arrachai à cette contemplation, et sortant par la porte du sud, je me dirigeai vers la chaîne de l'Aurès. En tous cas, l'après-midi n'était pas encore très avancé et le sentier ne gravissait encore que les premières pentes des montagnes quand j'aperçus à peu de distance, assis sur une pierre carrée, un homme d'un type que je n'avais jamais encore rencontré en Afrique.

A en juger par son vêtement, c'était plutôt un colon qu'un indigène, car il ne portait pas de turban — à vrai dire, il était nu-tête; mais son long manteau était d'une forme inusitée et l'enveloppait presque entièrement, il était d'une teinte sombre et d'une étoffe que n'avait certainement pas tissée un métier moderne. Cet homme me salua quand je fus près de lui.

A mon tour, je le saluai et je m'aperçus que son visage respirait une puissance singulière que, de loin, son attitude seule m'avait déjà révélée. Il aurait été difficile de dire si les traits de cette physionomie étaient d'origine italienne ou d'une de ces descendance exceptionnelles chez lesquelles l'Orient parfois semble surpasser

notre propre race en force et en dignité. Le front était bas et très large, les cheveux courts, crépus et épais et de la couleur de l'acier; les lèvres minces et volontaires avaient dans leur contour ferme une expression de tristesse hautaine, et tout le visage évoquait le souvenir de ces physionomies que la tradition prête aux fondateurs et aux destructeurs de religions. Mais ce qui donnait à cet homme une influence particulière et (mon impression n'est pas encore effacée, bien que cette aventure soit maintenant ancienne), une influence magique, c'était ses yeux. Ils étaient de la couleur de la mer en mars, d'un gris vert et lumineux, ou si l'on veut, de la couleur de certaines pierres des montagnes qui, lorsqu'elles sont polies, offrent la même teinte verte transparente avec des reflets intérieurs et changeants; mais plus encore que de leur couleur et de leur éclat, je fus frappé de leur expression, car ils évoquaient le souvenir d'immenses horizons, et avaient quelque chose du regard que l'on trouve parfois dans les yeux des oiseaux qui ont vu la terre des hauteurs du ciel.

Je lui adressai le premier la parole et lui demandai si j'étais bien sur le chemin qui devait me mener au pied de l'Aurès, par le défilé, jusqu'aux monts de grès du haut desquel on pouvait apercevoir le désert.

Étais-je encore troublé par la vision de Timgad, ou bien ses paroles renfermaient-elles ce qu'alors je craignais d'y trouver? Toujours est-il que le court dialogue que nous eûmes, me laissa, toute la journée que je passai dans la solitude, sous le coup d'une impression comme en laissent certains rêves trop précis. Je tiens donc à le transcrire fidèlement ici.

Il se leva et me répondit que j'aurais un bon chemin jusqu'au bout, et que je trouverais facilement à me loger; que la route était sûre et que ma carte suffirait amplement à me guider.

« Quand vous serez de l'autre côté de l'Aurès », dit-il, « vous apercevrez des crêtes de roches rouges, les unes derrière les autres. La plus éloignée est encore couverte de ce côté-ci de quelques broussailles, mais de son sommet vous verrez le désert, elle n'est pas difficile à gravir sur ce versant-ci. »

Moi : « Et comment est l'autre versant, celui du côté du Sahara? »

Lui : « C'est un précipice; mais quand on vient du nord, il est facile de trouver un sentier qui descend vers une oasis de palmiers. Ces palmiers sont nombreux et on ne peut manquer de les découvrir de la hauteur. Quand vous y serez arrivé, vous trouverez une rivière assez importante qui coule vers le désert, une grande route et un chemin de fer. Il est facile de revenir. »

Tout ce qu'il me disait là, je le savais déjà pour l'avoir lu et pour l'avoir vu sur ma carte, mais je l'écoutais parler pour entendre l'intonation particulière de sa voix: il y avait comme un rire caché dans le son de cette voix, quand il ajouta que je serais content de revoir de l'eau, des arbres et des hommes.

Moi : « Mais, d'après ce que vous me dites, et vous le savez certainement, il n'y a aucun danger à craindre des tribus ni des bêtes? »

Lui : « Non. Très peu. »

Moi : « Quel autre danger peut-il y avoir? »

Il me répondit que ceux qui voyaient le désert devenaient souvent plus savants qu'ils n'auraient voulu.

Je comprenais très bien ce qu'il voulait dire, car j'avais souvent entendu affirmer que ce qui est éternel ne peut changer et que ce qui ne change pas est mort. Et j'avais aussi remarqué que les hommes qui ont beaucoup voyagé ont une foi plus simple s'ils ont principalement connu la mer, mais que s'ils ont été surtout en contact avec le désert, ils sont plus subtils et souvent ont perdu la foi: celle-ci s'est desséchée en eux, comme s'évaporent, au soleil brûlant des matins, les gouttes de rosée sur le sable du Sahara. Mais jusque-là, je n'avais rencontré ces hommes qu'en pays chrétien, et ce qu'ils m'avaient dit ne m'avait guère ému; ici au contraire, si près des solitudes où il est impossible de vivre, seul avec un tel compagnon, je sentis que j'avais peur.

Nous fîmes lentement quelques pas ensemble; ses paroles étaient plus brèves que mes réponses, il les prononçait à voix basse, et elles étaient pleines de ce qui pour lui et les siens s'appelle sagesse mais pour moi se nomme désespoir. Durant ces courts instants, notre entretien roula sur ce qui fait la grande affaire de l'humanité; et c'était un pouvoir bien supérieur à celui de ses paroles qui jetait le trouble dans mon esprit, bien que ses paroles fussent lourdes de sens... Il me dit que le jour valait mieux que la nuit; que la lumière du jour était un voile et un leurre, mais que lorsqu'elle avait disparu, le vide apparaissait terrible.

« En Sussex », lui dis-je, « en Sussex où j'habite, celui à qui on demanderait lequel est le plus bienfaisant du jour ou de la nuit, répondrait que c'est la nuit. »

« En Sussex », répondit-il avec douceur, comme s'il connaissait le pays, « les brumes et toute l'atmosphère clémente prolongent le voile du jour. » Il ajouta que dans le désert les étoiles étaient terribles pour l'homme, et tandis qu'il parlait des distances incalculables, je me rappelai ce que je savais déjà, mais ce dont je n'avais jamais été si pénétré, que les grandes nations à force de continuer, ininterrompue, l'histoire de leur existence et d'accumuler des richesses d'expérience, de juger de la vie d'après leur propre passé et de peser avec exactitude les grandes actions des hommes, finissent par ne plus voir de personne dans le destin, et par découvrir qu'en dehors d'elles-mêmes, il n'y a pas de volonté directrice. Leurs croyances se changent en légendes, et finalement il ne leur reste plus qu'un temple d'où le Dieu s'en est allé et dont l'idole est aveugle.

Nous ne cautions pas de la sorte depuis vingt minutes quand nous nous arrêtasmes au bord d'un petit bois, et comme il n'allait pas du même côté que moi, il se disposa à me quitter. Ensemble nous nous retournâmes pour contempler la plaine à nos pieds et la triste vallée salée et la ville morte : les colonnes brisées et les longues rues de Tingad, rapetissées par la distance et formant un groupe compact. Je jetai un regard sur mon compagnon debout près de moi, et un instant l'idée fantastique me vint à l'esprit qu'il avait connu la ville alors qu'elle était encore pleine du tumulte des hommes. Quand il m'eut quitté, l'impression pénible, la sorte d'oppression que m'avaient causée l'intensité redoutable de sa présence et sa manière inhumaine de raisonner commença à s'atténuer. Je le vis descendre dans une sciecia ; puis j'aperçus de l'autre côté sa silhouette puissante dévalant la pente. Il franchit encore un pli de terrain, reparut sur la crête, après quoi je ne le vis plus.

* * *

Alors je me détournai et repris mon ascension de l'Atlas ; tout en marchant, je sentais en moi le conflit de deux pensées, mais à la longue la tradition l'emporta et je me retrouvai en sûreté sur la base ferme de mon instinct, reprenant peu à peu mon équilibre, comme le reprend avec des oscillations de plus en plus courtes un rocher mobile brusquement ébranlé. En vérité, l'énorme masse de l'Aurès était bien digne d'inspirer une crainte respectueuse, mais non la terreur. Et j'allai avec la sensation que la neige était une compagnie, heureux de me rappeler combien de créatures vivantes remuaient dans la forêt sous les arbres.

Pendant trois jours je continuai ainsi ma route, voyant mille chose curieuses et en prenant des croquis, jusqu'à ce qu'enfin j'atteignis le versant du sud, où les cours d'eau vont se perdre dans le sable, et d'où dévalait devant moi la pente de grès rouge sans un arbre. Je dominais une étendue dont l'aspect se modifiait graduellement, se desséchant et s'aplatissant de plus en plus, pour devenir enfin le vrai désert où l'horizon se dessinait, à des kilomètres de là, en une raide ligne droite. Sur la hauteur où j'étais, je m'étendis à l'abri d'un rocher, car le vent qui soufflait avec violence était passé sur les neiges de l'Aurès et il faisait un froid âpre ; tourné vers le sud, je contemplai longtemps cette contrée qui est comme un mur de prison opposé à notre race.

L'homme de Tingad avait dit vrai, quand il m'avait annoncé que la frontière de l'Empire était abrupte.

Une pente à pic comme celle d'un précipice plonge juste en face du soleil de midi ; elle est formée de ces rochers rouges dont la couleur ajoute sa note de désolation au silence du Sahara, et son bord extrême forme ici une ligne de démarcation absolument nette entre la terre vivante et la terre déserte. La province africaine, le Maghreb plein de villes et d'hommes, se termine en falaise, pour ainsi dire, devant un océan de sable aveuglant. Du haut de cette falaise, on domine une étendue bien plus inhumaine que la mer. Derrière le voyageur s'étend tout le plateau qu'il a traversé, peu fertile sans doute et surtout peu familier pour un homme du nord, mais parfaitement habitable et semé de grandes cités vivantes et mortes. Il y a derrière lui des arbres, des créatures et des pluies : toute la diversité d'un climat normal et d'un sol depuis longtemps cultivé. Devant lui sont des arêtes arides de rocs qu'aucune pluie n'arrose jamais, qu'aucune mousse ne couvre, et dont les angles vifs accusent l'éclatante de la pierre sous les chaleurs de fournaise et les gelées terribles. Ces rocs font ressortir

la nudité du désert, comme les récifs font ressortir celle de la mer : ils émergent d'une nappe de sable sans cesse déplacé par le vent.

Ce jour-là, où pour la première fois je contempiais le Sahara, l'Aurès et le plateau qui s'étend derrière lui étaient couverts d'un amoncellement de nuages noirs, et on voyait distinctement des passages d'averses tendre des voiles de brume sur les forêts dans le lointain vers le nord ; mais du côté du sud, au-dessus du désert, le ciel était comme une coupe d'acier bleu, et le soleil brillait d'un éclat aveuglant qui prêtait une ironie cruelle à la désespérante apreté de la bise. Quand je me sentis incapable de supporter le froid plus longtemps, je commençai à descendre, ce que je fis en me frayant avec précaution un chemin le long de la pente.

Il me fut impossible de trouver le sentier dont m'avait parlé l'homme de Tingad et qu'indiquait ma carte ; mais je n'avais pas à hésiter, car dans la plaine en dessous de moi, une longue ligne de palmiers marquait l'emplacement d'une oasis et le cours de la rivière limpide qui, je le savais, dévale de l'Atlas pour aller se perdre dans le Sahara. Ce qu'il y avait de plus frappant dans le paysage que j'avais sous les yeux, c'était qu'une touffe de verdure fût une chose rare, isolée et exceptionnelle, comme l'est chez nous la tache nue des roches ou des bruyères, tandis que toute l'étendue de terre qui, chez nous, est faite de cultures et d'ombrages était ici livrée à un abandon complet. Ce n'était pas le moindre de mes étonnements de me sentir marcher à ma guise sur une terre tout à fait stérile, sans histoire, sans obstacle, sans possesseur, vers un coin de sol habitable et habité, dont le bouquet d'arbres donnait la même impression qu'une île vue de la mer. Comme j'approchais des palmiers, je trouvai d'abord le chemin de fer, puis la solide grande route que les étonnants Français ont tracée ici en plein désert, vers le néant.

Je ne me détournai pas pour entrer dans le village indigène, je ne me souciai pas de faire plus ample connaissance avec le désert, j'en avais vu assez du haut de la colline. Je l'avais vu alors comme une limite au delà de laquelle les hommes de ma sorte ne peuvent pas aller, et je ne demandais pas mieux que de l'abandonner à ces autres hommes qui seront toujours les ennemis de notre Europe. Il y en avait un justement sur la route, un vrai Arabe, ce que les Français appellent un « Arabe de la grande tente », un homme tout différent de nous et des Algériens, un de ces cavaliers qui ne forment qu'une même famille du Golfe Persique jusqu'à l'Atlantique. Il était à cheval et s'en allait vers les montagnes, la neige de l'Aurès s'étendait au-dessus de lui, et entre nous deux se dressait un palmier. Tandis que je l'observais et que j'admirais la noblesse de son maintien, je me disais à moi-même : « Ils nous laisseront nos vignobles, nos statues et nos ports, et nous, nous leur abandonnerons leur désert, car c'est leur sol natal... Alors nous aurons atteint notre but, car nous serons revenus là où étaient les Romains, et l'Empire sera vraiment rétabli. En effet tout revient à ses origines, et il faut que l'Europe revienne aux siennes. Il faut qu'ils oublient nos villes qu'ils ont ruinées et que nous avons tant de peine à reconstruire, et de notre côté, nous ne convoiterons pas leurs petits ksours qu'ils bâtissent dans l'aveuglante lumière sur des rocs escarpés au milieu du désert, et qui sont si blancs au soleil... Oui, c'est ainsi que cela finira. »

* * *

Quand j'arrivai à la curieuse gorge à travers laquelle la rivière, la route, la voie ferrée descendent ensemble, l'une au-dessus de l'autre, du plateau vers la plaine déserte, j'aperçus une maison chrétienne, après avoir passé tant de jours et marché tant de lieues sans en voir. J'entraî aussitôt, demandai du vin que je bus, et m'enquis de l'heure du train, car j'étais las de ce pays. J'avais hâte de retrouver des sanctuaires raisonnables et de sentir l'odeur de la mer.

« Bientôt », pensais-je, « bientôt, je vais revoir les ports et leur animation et les vagues ; j'apercevrai, contournant les môles, ces chers bateaux qui semblent issus de la brume et du matin. » Et c'était vrai, car à la fin d'une radieuse journée, j'arrivai à travers les collines du Tell à la mer : la Méditerranée était là devant moi, et les voiles des bateaux aussi. Je revis le petit port par lequel j'étais entré en Afrique, et je fus heureux de trouver tout un choix de navires amarrés aux quais, prêts, semblait-il, à s'en aller vers toutes les parties du monde. J'en choisis un qui était espagnol, en partance pour Palma de Majorque ; je conclus avec le capitaine un marché d'après lequel je ne payais presque

décoré des quatre côtés et avait dû être construit aux siècles de la décadence. Derrière lui, les faubourgs dans lesquels le trop-plein de la ville s'était déversé juste avant sa chute, s'étendaient au loin dans la plaine. Non loin de là, une minutieuse inscription rappelait le souvenir d'un homme qui avait souhaité survivre, et dont le souhait se trouvait ainsi réalisé; la plaque commémorative portait témoignage de l'esprit qui relie la religion de l'antiquité à la nôtre, car elle avait été gravée en exécution d'un vœu. Ailleurs se trouvait la statue de la mère des dieux, couronnée de murs et de tours. Elle aussi était de l'époque de la décadence; pourtant elle était pleine encore de la sérénité que reflétaient les visages avant l'invasion des barbares et le pillage des villes.

Il y a dans Timgad un carrefour où l'on peut rester longtemps assis à contempler de tous côtés sa désolation. L'isolement est absolu et la présence de tant de choses faites pour servir et qui ne servent plus à personne finit par vous obséder. Le soleil répand sa vie partout, tandis que vous regardez la voie Décumane avec ses rigoles dans lesquelles autrefois les roues rapides roulaient bruyamment vers le marché; il vous réchauffe, mais ne fait pas revivre la foule qui serait pour vous une compagnie. La ville qui semble vous regarder est aveugle.

Sur un petit monticule se dressent dans le ciel deux hautes colonnes, beaucoup plus grandes que les autres. Elles se détachent sous le ciel bas d'hiver, toutes blanches dans la plaine de pierres grises; on les voit de tous les coins de Timgad. Elles furent peut-être élevées pour le temple de Jupiter Capitolin.

Ces colonnes vous attirent et vous retiennent aussi longtemps qu'on consent à les regarder, tant est violente l'impression qu'elles donnent de l'abolition du temps. Il paraît que dans certains états psychiques anormaux, l'esprit peut percevoir simultanément des objets infiniment grands et infiniment petits: les plus vastes conceptions de l'imagination et les moindres sensations du toucher s'impriment séparément sur le cerveau, sans que les unes chassent les autres. Dans ces conditions (dit-on), la notion des proportions et de la réalité se perd presque totalement, et l'unité et l'équilibre des facultés sont menacés. C'est dans un état d'esprit semblable que vous jette Timgad, et surtout ces deux colonnes de pierre blanche. Elles sont si clairement issues des hautes conceptions humaines; ceux qui les ont sculptées étaient si bien, par tout ce qui constitue le caractère occidental, ce que nous sommes nous-mêmes; elles nous satisfont si pleinement; la marque du ciseau y est si nette et y paraît si récente, qu'on a l'illusion de n'être pas dans une solitude et qu'on se détourne croyant trouver autour de soi une ville vivante pleine de ses semblables. Il ne faudrait qu'un mot prononcé à voix haute, le claquement d'une sandale pour se trouver reporté au moment où toutes ces choses étaient vivantes. Et tandis qu'on est tout pénétré de cette impression, une désolation telle que les mots ne peuvent l'exprimer vous enveloppe de son évidence. Il n'y a là ni le lent mouvement d'un bœuf, ni une fumée qui monte, ni un toit parmi les rares arbres de l'horizon, ni un reflet d'eau, ni l'écho d'un bruit. On dirait que non pas un certain nombre de siècles, mais un espace de temps incalculable se confond avec le présent, et que pendant un moment d'éternité l'âme encore unie à la chair a le terrible et dangereux privilège d'entrevoir l'absolu où le temps n'existe pas...

Je ne sais quelle heure il était quand je m'arrachai à cette contemplation, et sortant par la porte du sud, je me dirigeai vers la chaîne de l'Aurès. En tous cas, l'après-midi n'était pas encore très avancé et le sentier ne gravissait encore que les premières pentes des montagnes quand j'aperçus à peu de distance, assis sur une pierre carrée, un homme d'un type que je n'avais jamais encore rencontré en Afrique.

A en juger par son vêtement, c'était plutôt un colon qu'un indigène, car il ne portait pas de turban — à vrai dire, il était nu-tête; mais son long manteau était d'une forme inusitée et l'enveloppait presque entièrement, il était d'une teinte sombre et d'une étoffe que n'avait certainement pas tissée un métier moderne. Cet homme me salua quand je fus près de lui.

A mon tour, je le saluai et je m'aperçus que son visage respirait une puissance singulière que, de loin, son attitude seule m'avait déjà révélée. Il aurait été difficile de dire si les traits de cette physionomie étaient d'origine italienne ou d'une de ces descendance exceptionnelles chez lesquelles l'Orient parfois semble surpasser

notre propre race en force et en dignité. Le front était bas et très large, les cheveux courts, crépus et épais et de la couleur de l'acier; les lèvres minces et volontaires avaient dans leur contour ferme une expression de tristesse hautaine, et tout le visage évoquait le souvenir de ces physionomies que la tradition prête aux fondateurs et aux destructeurs de religions. Mais ce qui donnait à cet homme une influence particulière et (mon impression n'est pas encore effacée, bien que cette aventure soit maintenant ancienne), une influence magique, c'était ses yeux. Ils étaient de la couleur de la mer en mars, d'un gris vert et lumineux, ou si l'on veut, de la couleur de certaines pierres des montagnes qui, lorsqu'elles sont polies, offrent la même teinte verte transparente avec des reflets intérieurs et changeants; mais plus encore que de leur couleur et de leur éclat, je fus frappé de leur expression, car ils évoquaient le souvenir d'immenses horizons, et avaient quelque chose du regard que l'on trouve parfois dans les yeux des oiseaux qui ont vu la terre des hauteurs du ciel.

Je lui adressai le premier la parole et lui demandai si j'étais bien sur le chemin qui devait me mener au pied de l'Aurès, par le défilé, jusqu'aux monts de grès du haut duquel on pouvait apercevoir le désert.

Étais-je encore troublé par la vision de Timgad, ou bien ses paroles renfermaient-elles ce qu'alors je craignais d'y trouver? Toujours est-il que le court dialogue que nous eûmes, me laissa, toute la journée que je passai dans la solitude, sous le coup d'une impression comme en laissent certains rêves trop précis. Je tiens donc à le transcrire fidèlement ici.

Il se leva et me répondit que j'aurais un bon chemin jusqu'au bout, et que je trouverais facilement à me loger; que la route était sûre et que ma carte suffirait amplement à me guider.

« Quand vous serez de l'autre côté de l'Aurès », dit-il, « vous apercevrez des crêtes de roches rouges, les unes derrière les autres. La plus éloignée est encore couverte de ce côté-ci de quelques broussailles, mais de son sommet vous verrez le désert, elle n'est pas difficile à gravir sur ce versant-ci. »

Moi : « Et comment est l'autre versant, celui du côté du Sahara? »

Lui : « C'est un précipice; mais quand on vient du nord, il est facile de trouver un sentier qui descend vers une oasis de palmiers. Ces palmiers sont nombreux et on ne peut manquer de les découvrir de la hauteur. Quand vous y serez arrivé, vous trouverez une rivière assez importante qui coule vers le désert, une grande route et un chemin de fer. Il est facile de revenir. »

Tout ce qu'il me disait là, je le savais déjà pour l'avoir lu et pour l'avoir vu sur ma carte, mais je l'écoutais parler pour entendre l'intonation particulière de sa voix: il y avait comme un rire caché dans le son de cette voix, quand il ajouta que je serais content de revoir de l'eau, des arbres et des hommes.

Moi : « Mais, d'après ce que vous me dites, et vous le savez certainement, il n'y a aucun danger à craindre des tribus ni des bêtes? »

Lui : « Non. Très peu. »

Moi : « Quel autre danger peut-il y avoir? »

Il me répondit que ceux qui voyaient le désert devenaient souvent plus savants qu'ils n'auraient voulu.

Je comprenais très bien ce qu'il voulait dire, car j'avais souvent entendu affirmer que ce qui est éternel ne peut changer et que ce qui ne change pas est mort. Et j'avais aussi remarqué que les hommes qui ont beaucoup voyagé ont une foi plus simple s'ils ont principalement connu la mer, mais que s'ils ont été surtout en contact avec le désert, ils sont plus subtils et souvent ont perdu la foi: celle-ci s'est desséchée en eux, comme s'évaporent, au soleil brûlant des matins, les gouttes de rosée sur le sable du Sahara. Mais jusque-là, je n'avais rencontré ces hommes qu'en pays chrétien, et ce qu'ils m'avaient dit ne m'avait guère ému; ici au contraire, si près des solitudes où il est impossible de vivre, seul avec un tel compagnon, je sentis que j'avais peur.

Nous fîmes lentement quelques pas ensemble; ses paroles étaient plus brèves que mes réponses, il les prononçait à voix basse, et elles étaient pleines de ce qui pour lui et les siens s'appelle sagesse mais pour moi se nomme désespoir. Durant ces courts instants, notre entretien roula sur ce qui fait la grande affaire de l'humanité; et c'était un pouvoir bien supérieur à celui de ses paroles qui jetait le trouble dans mon esprit, bien que ses paroles fussent lourdes de sens... Il me dit que le jour valait mieux que la nuit; que la lumière du jour était un voile et un leurre, mais que lorsqu'elle avait disparu, le vide apparaissait terrible.

« En Sussex », lui dis-je, « en Sussex où j'habite, celui à qui on demanderait lequel est le plus bienfaisant du jour ou de la nuit, répondrait que c'est la nuit. »

« En Sussex », répondit-il avec douceur, comme s'il connaissait le pays, « les brumes et toute l'atmosphère clémente prolongent le voile du jour. » Il ajouta que dans le désert les étoiles étaient terribles pour l'homme, et tandis qu'il parlait des distances incommensurables, je me rappelai ce que je savais déjà, mais ce dont je n'avais jamais été si pénétré, que les grandes nations à force de continuer, ininterrompue, l'histoire de leur existence et d'accumuler des richesses d'expérience, de juger de la vie d'après leur propre passé et de peser avec exactitude les grandes actions des hommes, finissent par ne plus voir de personne dans le destin, et par découvrir qu'en dehors d'elles-mêmes, il n'y a pas de volonté directrice. Leurs croyances se changent en légendes, et finalement il ne leur reste plus qu'un temple d'où le Dieu s'en est allé et dont l'idole est aveugle.

Nous ne cautions pas de la sorte depuis vingt minutes quand nous nous arrêtâmes au bord d'un petit bois, et comme il n'allait pas du même côté que moi, il se disposa à me quitter. Ensemble nous nous retournâmes pour contempler la plaine à nos pieds et la triste vallée salée et la ville morte : les colonnes brisées et les longues rues de Timgad, rapetissées par la distance et formant un groupe compact. Je jetai un regard sur mon compagnon debout près de moi, et un instant l'idée fantastique me vint à l'esprit qu'il avait connu la ville alors qu'elle était encore pleine du tumulte des hommes. Quand il m'eut quitté, l'impression pénible, la sorte d'oppression que m'avaient causée l'intensité redoutable de sa présence et sa manière inhumaine de raisonner commença à s'atténuer. Je le vis descendre dans une scaccia ; puis j'aperçus de l'autre côté sa silhouette puissante dévalant la pente. Il franchit encore un pli de terrain, reparut sur la crête, après quoi je ne le vis plus.

* * *

Alors je me détournai et repris mon ascension de l'Atlas ; tout en marchant, je sentais en moi le conflit de deux pensées, mais à la longue la tradition l'emporta et je me retrouvai en sûreté sur la base ferme de mon instinct, reprenant peu à peu mon équilibre, comme le reprend avec des oscillations de plus en plus courte un rocher mobile brusquement ébranlé. En vérité, l'énorme masse de l'Aurès était bien digne d'inspirer une crainte respectueuse, mais non la terreur. Et j'allai avec la sensation que la neige était une compagnie, heureux de me rappeler combien de créatures vivantes remuaient dans la forêt sous les arbres.

Pendant trois jours je continuai ainsi ma route, voyant mille chose curieuses et en prenant des croquis, jusqu'à ce qu'enfin j'atteignis le versant du sud, où les cours d'eau vont se perdre dans le sable, et d'où dévalait devant moi la pente de grès rouge sans un arbre. Je dominais une étendue dont l'aspect se modifiait graduellement, se desséchant et s'aplatissant de plus en plus, pour devenir enfin le vrai désert où l'horizon se dessinait, à des kilomètres de là, en une raide ligne droite. Sur la hauteur où j'étais, je m'étendis à l'abri d'un rocher, car le vent qui soufflait avec violence était passé sur les neiges de l'Aurès et il faisait un froid âpre ; tourné vers le sud, je contemplai longtemps cette contrée qui est comme un mur de prison opposé à notre race.

L'homme de Timgad avait dit vrai, quand il m'avait annoncé que la frontière de l'Empire était abrupte.

Une pente à pic comme celle d'un précipice plonge juste en face du soleil de midi ; elle est formée de ces rochers rouges dont la couleur ajoute sa note de désolation au silence du Sahara, et son bord extrême forme ici une ligne de démarcation absolument nette entre la terre vivante et la terre déserte. La province africaine, le Maghreb plein de villes et d'hommes, se termine en falaise, pour ainsi dire, devant un océan de sable aveuglant. Du haut de cette falaise, on domine une étendue bien plus inhumaine que la mer. Derrière le voyageur s'étend tout le plateau qu'il a traversé, peu fertile sans doute et surtout peu familier pour un homme du nord, mais parfaitement habitable et semé de grandes cités vivantes et mortes. Il y a derrière lui des arbres, des créatures et des pluies : toute la diversité d'un climat normal et d'un sol depuis longtemps cultivé. Devant lui sont des arêtes arides de rocs qu'aucune pluie n'arrose jamais, qu'aucune mousse ne couvre, et dont les angles vifs accusent l'éclatement de la pierre sous les chaleurs de fournaise et les gelées terribles. Ces rocs font ressortir

la nudité du désert, comme les récifs font ressortir celle de la mer : ils émergent d'une nappe de sable sans cesse déplacé par le vent.

Ce jour-là, où pour la première fois je contempiais le Sahara, l'Aurès et le plateau qui s'étend derrière lui étaient couverts d'un amoncellement de nuages noirs, et on voyait distinctement des passages d'averses tendre des voiles de brume sur les forêts dans le lointain vers le nord ; mais du côté du sud, au-dessus du désert, le ciel était comme une coupe d'acier bleu, et le soleil brillait d'un éclat aveuglant qui prêtait une ironie cruelle à la désespérante apreté de la bise. Quand je me sentis incapable de supporter le froid plus longtemps, je commençai à descendre, ce que je fis en me frayant avec précaution un chemin le long de la pente.

Il me fut impossible de trouver le sentier dont m'avait parlé l'homme de Timgad et qu'indiquait ma carte ; mais je n'avais pas à hésiter, car dans la plaine en dessous de moi, une longue ligne de palmiers marquait l'emplacement d'une oasis et le cours de la rivière limpide qui, je le savais, dévale de l'Atlas pour aller se perdre dans le Sahara. Ce qu'il y avait de plus frappant dans le paysage que j'avais sous les yeux, c'était qu'une touffe de verdure fût une chose rare, isolée et exceptionnelle, comme l'est chez nous la tache nue des roches ou des bruyères, tandis que toute l'étendue de terre qui, chez nous, est faite de cultures et d'ombrages était ici livrée à un abandon complet. Ce n'était pas le moindre de mes étonnements de me sentir marcher à ma guise sur une terre tout à fait stérile, sans histoire, sans obstacle, sans possesseur, vers un coin de sol habitable et habité, dont le bouquet d'arbres donnait la même impression qu'une île vue de la mer. Comme j'approchais des palmiers, je trouvai d'abord le chemin de fer, puis la solide grande route que les étonnants Français ont tracée ici en plein désert, vers le néant.

Je ne me détournai pas pour entrer dans le village indigène, je ne me souciai pas de faire plus ample connaissance avec le désert, j'en avais vu assez du haut de la colline. Je l'avais vu alors comme une limite au delà de laquelle les hommes de ma sorte ne peuvent pas aller, et je ne demandais pas mieux que de l'abandonner à ces autres hommes qui seront toujours les ennemis de notre Europe. Il y en avait un justement sur la route, un vrai Arabe, ce que les Français appellent un « Arabe de la grande tente », un homme tout différent de nous et des Algériens, un de ces cavaliers qui ne forment qu'une même famille du Golfe Persique jusqu'à l'Atlantique. Il était à cheval et s'en allait vers les montagnes, la neige de l'Aurès s'étendait au-dessus de lui, et entre nous deux se dressait un palmier. Tandis que je l'observais et que j'admirais la noblesse de son maintien, je me disais à moi-même : « Ils nous laisseront nos vignobles, nos statues et nos ports, et nous, nous leur abandonnerons leur désert, car c'est leur sol natal... Alors nous aurons atteint notre but, car nous serons revenus là où étaient les Romains, et l'Empire sera vraiment rétabli. En effet tout revient à ses origines, et il faut que l'Europe revienne aux siennes. Il faut qu'ils oublient nos villes qu'ils ont ruinées et que nous avons tant de peine à reconstruire, et de notre côté, nous ne convoiterons pas leurs petits ksours qu'ils bâtissent dans l'aveuglante lumière sur des rocs escarpés au milieu du désert, et qui sont si blancs au soleil... Oui, c'est ainsi que cela finira. »

* * *

Quand j'arrivai à la curieuse gorge à travers laquelle la rivière, la route, la voie ferrée descendent ensemble, l'une au-dessus de l'autre, du plateau vers la plaine déserte, j'aperçus une maison chrétienne, après avoir passé tant de jours et marché tant de lieues sans en voir. J'entraî aussitôt, demandai du vin que je bus, et m'enquis de l'heure du train, car j'étais las de ce pays. J'avais hâte de retrouver des sanctuaires raisonnables et de sentir l'odeur de la mer.

« Bientôt », pensais-je, « bientôt, je vais revoir les ports et leur animation et les vagues ; j'apercevrai, contournant les môles, ces chers bateaux qui semblent issus de la brume et du matin. » Et c'était vrai, car à la fin d'une radieuse journée, j'arrivai à travers les collines du Tell à la mer : la Méditerranée était là devant moi, et les voiles des bateaux aussi. Je revis le petit port par lequel j'étais entré en Afrique, et je fus heureux de trouver tout un choix de navires amarrés aux quais, prêts, semblait-il, à s'en aller vers toutes les parties du monde. J'en choisis un qui était espagnol, en partance pour Palma de Majorque ; je conclus avec le capitaine un marché d'après lequel je ne payais presque

rien pour faire la traversée, à condition de rester sur le pont et de me procurer ma nourriture.

Dès que ce marché fût conclu, j'allai acheter du vin, du pain et de la viande à terre, après quoi je revins à bord, et je m'installai tout à l'avant, de façon à pouvoir bien regarder la mer. Nous levâmes l'ancre dans l'après-midi, et il ne faisait pas encore tout à fait noir quand nous perdimmes la terre de vue. Pendant de longues heures, je restai étendu à la place que je m'étais choisie, et je songeai à mon pays. Et pendant que le bateau fendait les vagues, je voyais en esprit nos toits construits pour de vrais hivers et nos vastes foyers. Le souvenir me revenait des bois épais et frais qui commencent sur les bords de la Tay et vont jusqu'à Roncevaux, mais que l'on ne voit jamais ni plus au nord ni plus au sud; je me rappelais bien l'Europe. Là, il y avait des femmes vers qui je voguais dont les yeux étaient clairs et simples et le front bas; je me souvenais que tous leurs gestes étaient aisés. Je savais que dans les ports les hommes me feraient bon accueil; j'allais retrouver ceux de ma race, et leurs rites n'auraient pas l'air d'être des rites, parce que ce serait les miens, et l'air serait plein de cloches. Et le bateau qui m'emportait vers toutes ces choses de ma terre natale et filait droit au nord sous les étoiles, lui aussi il allait vers son pays, car seule l'Europe pouvait avoir créé et conservé la science qui avait construit ses machines et sa coque.

« En Europe », me disais-je, « dans les vallées que baignent les rivières, je me reposerai et je revivrai comme une aventure mon voyage sur cette terre d'Afrique. J'en aurai fini des pérégrinations. Je serai de retour chez moi. Je retrouverai des petites villes et des auberges. Je reverrai des chemins de fer (que je vois toujours avec plaisir), et je ne verrai rien et n'entendrai rien qui n'ait été créé par l'ordre latin. » Je songeais à toutes ces choses tandis que le bateau poursuivait sa route.

J'avais l'esprit plein de l'Europe, tout en regardant la mer. Je considérais comment elle nous a faits ce que nous sommes, comment elle est vraiment notre mère, et comment sous son autorité et celle de sa religion l'homme est libre. Et c'est pourquoi, bien que je n'eusse plus de vin (car j'avais tout bu, et j'avais depuis longtemps jeté la bouteille à la mer), je bus en esprit à son avenir. Je revenais du pays que l'Europe a reconquis et que, s'il plaît à Dieu, elle continuera à posséder, et je dis en moi-même : « Demeure à jamais ».

« Nous autres, nous passons. Rien de nous ne reste. Mais toi, demeure à jamais. Ce qu'il advient de notre vie, de cette vie que nous avons reçue de toi, *Salva Fide*, je ne saurais le dire; sauf qu'elle change et n'est pas détruite. On dit que les nations périssent et qu'à la fin la race elle-même s'éteindra; mieux vaut pour nous qui avons la foi, croire que tu es à l'abri de la destruction et que c'est le bien suprême de ce monde qu'il en soit ainsi. »

Ce fut pendant cette veillée, aux premières heures du jour, que m'adressant à elle, je m'écriai : « *Esto perpetua!* », ce qui dans sa langue immortelle signifie : « Sois immortelle ». C'est en souvenir de tout ceci que je me suis décidé à donner ce titre à mes notes de voyages.

* * *

Peu après, l'aube commença à paraître, mais je ne voyais encore pas la terre. Devant moi, jusqu'à l'horizon, s'étendait la barrière mouvante des vagues; pourtant je ne me sentais pas seul sur cette mer. J'éprouvais plutôt l'impression que l'on peut éprouver sur un lac, quand on sait que l'on a autour de soi des contrées civilisées.

Voilà comment le voyageur s'en revient d'Afrique vers le rivage d'où la chrétienté n'a jamais été chassée.

Chemin faisant, tandis qu'il vogue vers le nord, vers les Baléares et les ports d'Espagne, il se rappelle une autre barrière infranchissable, celle du Sahara, contre laquelle il est venu se heurter et qui l'a contraint à retourner en arrière. Le silence lui permet de revoir en souvenir la dernière des oasis sous l'Atlas à l'extrême bord de la solitude.

A l'endroit où le torrent d'eau vive, après avoir nourri le petit bois, commence déjà à se perdre dans la terre, tout au bout, là où l'eau devient stagnante et saumâtre, un petit palmier croît seul. Au delà, il n'y a plus rien, plus rien que la ligne du sable.

HILAIRE BELLOC.

Agrippa d'Aubigné

A propos de son troisième centenaire

Depuis que Sainte-Beuve, dans son célèbre *Tableau historique et critique de la Poésie française au XVI^e siècle*, salua le Juvénal huguenot, « âpre, austère, inexorable, hérissé d'hyperboles, étincelant de beautés, rachetant une rudesse grossière par une sublime énergie, esprit vigoureux, admirable caractère, grand citoyen », Agrippa d'Aubigné n'eut pas trop à se plaindre de cette postérité à laquelle il avait fièrement dédié son *Histoire universelle* et qui venait de l'oublier pendant deux siècles. Sa revanche fut belle. On réédita pieusement et savamment ses œuvres. Les maîtres de la critique tinrent à honneur de lui faire réparation. Poète, historien, romancier, il reprit dans les Lettres françaises le rang qui lui est dû. Frisant chez plus d'un l'enthousiasme, l'admiration donna au critique l'éloquence du panégyriste, et l'on a fort à faire pour ne pas s'emballer à la suite d'admirateurs aussi persuasifs.

Car, on a beau ne pas être de la vache à Colas, la physionomie morale et littéraire d'Agrippa d'Aubigné commande la sympathie. Quand il naquit, en 1552, son père venait de se convertir à la religion réformée qu'il devait passionnément servir jusqu'à sa mort. L'enfant eut des maîtres réputés et durs. A six ans, il lisait le latin, le grec, l'hébreu. A huit ans, devant les cadavres des suppliciés d'Amboise, il reçoit le baptême de la guerre civile : « Mon fils, s'écrie Jean d'Aubigné, en lui montrant les restes de ses anciens compagnons d'armes, il ne faut pas que ta tête soit épargnée après la mienne, pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Et le jeune Agrippa jura son serment d'Annibal, qu'il n'oubliera jamais. Une âme farouche indomptable, de sectaire et de partisan grandit, dès lors, en lui. A dix ans, tombé, avec l'humaniste qui l'initiait aux hautes lettres entre les mains d'une troupe ennemie, le petit huguenot n'échappa qu'à grand-peine, à force de courage et de belle humeur, au bûcher. Telle est son ardeur belliqueuse qu'il faut cacher ses vêtements la nuit, pour l'empêcher de courir les aventures. Pourtant, une belle nuit, au début des « secondes guerres », l'adolescent s'évade en chemise, se fait prendre en croupe par un soldat : ce sont ses campagnes qui commencent; elles vont durer trente-cinq ans. « Ce sont d'abord — nous dit M. Samuel Rocheblave, son principe historien — une frénésie, une rage de combat. D'Aubigné, plusieurs années durant, est atteint de la fièvre rouge. Il jette ses gourmes en coups donnés ou reçus. Assauts, escarmouches, surprises, tout lui est fête. Il y a en lui du héros et du casse-cou. Il est à Jazeneuil, à Jarnac, à la Roche-Abeille; il court partout où l'on se bat. Mais, s'il est sans peur, il est aussi sans pitié. L'extrême jeunesse est volontiers cruelle. D'Aubigné nous révèle implicitement ses excès quand il nous raconte que, vers la vingtième année, se sentant attaqué d'une fièvre violente et se croyant en danger de mourir, il cria tout haut sa confession, laquelle « f dresser les cheuveux à la tête des capitaines et des soldats qui y visitaient ». Dans ce délire lucide, exaspéré par le remords, s'éveilla sa conscience huguenote. D'Aubigné, au sortir de l'accès, guérison seulement de sa maladie, mais de sa cruauté. Le reître débricié disparaît; l'avènement du guerrier sans reproche se prépare ».

C'est à ce moment qu'au château de Talcy, où le Florentin Jean Salviati lui donne asile, l'amour fond soudain sur le jeu capitaine. Grande, blonde, blanche et hautaine, beauté vraie, royale, Diane Salviati était la nièce de M^{lle} du Pré que, jadis Ronsard avait rencontrée dans une prairie du Blaisois et chantée en sonnets immortels, sous le nom de Cassandre. Ronsardisat fidèle, Agrippa se mit aussitôt en devoir de célébrer la belle da

les cent sonnets de l'*Hécatombe à Diane*, qui gardent leur prix, dit M. Rocheblave, même auprès de ceux de Ronsard, dont ils n'ont point la caresse, et de Du Bellay, dont la tendresse en général leur manque.

Que les sonnets de l'*Hécatombe* offrent des défauts éclatants, son biographe en convient à contre-cœur, pour assurer aussitôt que beaucoup d'entre eux sont grandioses et que, reconnaissables à quelque chose de mâle, de hardi et d'éclatant, ils « se sauvent des faiblesses mesquines par je ne sais quel charme magnifique qui tient à l'habituelle hauteur » de l'esprit du poète.

Sans nier la grâce de certaines « chutes », la force admirable de plus d'un trait, on peut priser un peu moins haut Agrippa sonnettiste : beaucoup, parmi les poètes de la Pléiade et leurs héritiers immédiats, lui sont, à mon gré, supérieurs. Barbey d'Aurevilly comptait, dans l'*Hécatombe*, en tout treize sonnets qui méritent d'être repêchés au fil du torrent qui les emporte ; il pouvait ajouter, sans injustice, que pas un ne mérite le nom de chef-d'œuvre et, avec justesse, que d'Aubigné est, en poésie, un tempérament bien plus qu'un accomplissement de poète. Lisons :

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux :
J'en seray labourneur, vous dame et gardienne.
Vous donnerez le champ, je fournirai de peine,
Afin que son honneur soit commun à nous deux.

Les fleurs dont ce parlerre esjouira nos yeux
Seront verds florissants, leurs subjects sont la graine,
Mes yeux l'arrosent et seront sa fontaine,
Il aura pour zephyrs mes souspirs amoureux.

Vous y verrez mellés mille beautés escloses,
Soucis, œillets et lys, sans épines les roses,
Encolie et pensée et pourrez y choisir

Fruicts sucrés de durée, après des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à vostre choix la rente,
A moy toute la peine, et à vous le plaisir.

Tant de rimes furent vaines : elles ne lui conquirent pas le cœur de l'altière Diane, et le mariage projeté fut rompu, après deux années de soupirs « sur le différend de la religion », dont on s'avisait un peu tard. Promise à M. de Ljmeuil, Diane Salvati apprit bientôt, si l'on en croit Agrippa, « les différences de ce qu'elle avait perdu et de ce qu'elle possédait, amassa une mélancolie dont elle tomba malade, et n'eut santé jusqu'à la mort. » C'est elle, ô retour mystérieux du cœur ! qui meurt d'amour.

Mais l'heure était peu propice à l'élegie. Présenté au Béarnais, qui vivait des jours critiques dans une cour dont il était moins l'hôte que le prisonnier, Agrippa devient son fidèle écuyer. C'est lui qui le décide à s'évader du Louvre et à entrer dans l'action. Pendant plus de quinze ans, le maître et le serviteur, amis inséparables, vont chevaucher botte à botte : Henri IV se forme à l'ombre des vertus énergiques de d'Aubigné. Cinq ou six fois, il lui doit la vie. Mais l'amitié d'Alceste est incommode ; elle importune mainte fois un prince dont les mœurs et la politique ne se recommandaient guère par le puritanisme. Conscience inflexible du parti, Agrippa, toujours grondant et malcontent, jugea la mesure comble lorsqu'il vit son maître aller à la messe, et il rentra dans son donjon. Le crime de Ravaillac lui fut le coup de grâce. Il devient « le bouc du désert », lance les *Tragiques* et l'*Histoire universelle*, puis, jugeant sa position intenable, se réfugie à Genève et y meurt d'un érysipèle, après dix ans d'exil, le 9 mai 1630, jour de l'Ascension.

Les *Tragiques* sont la geste huguenote. Ecrits de très bonne

heure, aux soubresauts des campagnes, sous les yeux et avec l'approbation du Béarnais, ils moisirent longtemps au fond d'un coffre ; et ce n'est que lorsqu'il vit les ministres infidèles, corrompus par l'or de Marie de Médicis, et qu'il crut à un retour offensif du « papisme », que d'Aubigné se décida à lancer ses vieux tonnerres, augmentés de foudres neuves.

Les sept livres des *Tragiques* peignent les misères de la France sous la guerre civile, l'ignominie des princes Valois, l'infamie de la chambre suprême de la justice, les bûchers partout allumés, les épées tirées hors du fourreau par les victimes, les vengeances antérieures exercées par Dieu sur les nations et les monarchies criminelles, le jugement des bourreaux et l'entrée des martyrs dans la céleste félicité.

Agrippa d'Aubigné s'y révèle prophète autant que poète, voyant autant que croyant. « La conception des *Tragiques*, écrit M. Rocheblave, relève de la vision, l'exécution suppose un état quasi permanent de lyrisme fanatique et de ravissement simultanés. Un tel poème n'a de place dans aucune poétique. Ce qui surprend dans cette fresque gigantesque, c'est que rien, même de ce qui nous fatigue aujourd'hui, n'est exécuté de sang-froid. Les longueurs mêmes sont enflammées. Le rugissement est continu. Tout autre se fût ménagé des repos, des épisodes pour reprendre haleine. Mais ici énumérations, allégories, subtilités théologiques, digressions historiques, tout est emporté de la même violence. C'est comme un ouragan d'inspiration qui passe sur l'immensité du sujet, emportant du même train dans son tourbillon l'or et le caillou, la paille et la poutre. »

Que les *Tragiques* étincellent de beautés magnifiques et vierges, tantôt séraphiques, tantôt pittoresques et truculentes, tantôt graves et saisissantes de simplicité, tantôt fortes de pensée à la Lucrèce ou cornéliennes avant Corneille, c'est ce que nul ne contestera. Les traits qui se détachent d'eux-mêmes et font flèche dans la mémoire abondent ; et mainte page s'impose tout entière à l'admiration : la furibonde apostrophe du poète à Catherine de Médicis morte ; l'exécution d'Henri III où chaque vers grave une infamie à l'eau-forte ; Caïn fuyant avec son remords ; le sublime jugement dernier. Il faut saluer très bas l'homme qui, tout en préférant au titre de poète celui d'« arquebousier », a écrit tant de vers superbes et de morceaux immortels ; et nous disons volontiers avec son biographe : *Honorate altissimo poeta!*

Reconnaissons néanmoins, de bonne grâce, que cette poésie biblique et dantesque est souvent indigeste. « Le lecteur fatigué, avoue l'admirateur, demande grâce au poète infatigable » ; il est tenté de tourner les pages ; il a hâte d'aboutir. Ce grave défaut, une critique impartiale ne saurait le dissimuler ; MM. Sayous, Charles Read et Faguet, pour n'en point nommer d'autres, l'ont reconnu. La composition des *Tragiques* pèche sous le rapport de l'unité et de la suite, il y règne une sorte de confusion ; c'est un va-et-vient d'idées et de faits similaires, au milieu desquels on se noie. Telle page est un dédale inextricable. L'impression générale est, comme en témoigne Faguet, une cruelle monotonie : d'Aubigné écrase le lecteur.

Et puis, que de haine dans cette âme ! Il appelle avec rage sur l'Eglise romaine, dont il stigmatise les abus, les vengeances divines. Ce n'est pas dans l'Evangile assurément que cet étrange chrétien cherche sa pâture spirituelle, mais plutôt dans la Bible. Écoutons l'admirable prose d'*Hommes et Dieux*.

« D'Aubigné est de la race de ces ascètes de la Judée, troglodytes et mangeurs de sauterelles, qui sortaient parfois de leurs trous de rochers, et surgissaient au milieu des orgies de l'Asie, la cendre au front et l'anathème à la bouche. Il reproduit leur exagération formidable. Tout s'enfle et tout s'amplifie dans ce cerveau exalté. Les images catholiques s'y reflètent aussi monstrueuses que les

idoles de Baal. Ces femmes de cour, qui nous semblent si gracieuses et si séduisantes dans les chroniques de l'époque, lui apparaissent comme autant de Prostituées apocalyptiques montées sur des dragons à sept têtes. La lecture unique et assidue de la Bible hallucinait les esprits enflammés des premières ferveurs de la Réforme; elle y produisait des effets de mirage. Ils ne distinguaient plus nettement Rome de Babylone et Philippe II de Sennachérib; ils tournaient tout à l'hyperbole orientale. Leurs malédictions ont la redondance et l'emphase des anathèmes de la Bible. Ce livre entier des *Tragiques* n'est qu'un appel aux foudres de Jéhovah, au glaive de l'Ange Exterminateur... Le poète ne quitte guère l'embouchure de sa trompette ajustée contre les murailles de Rome, comme celles de Josué contre Jéricho. Quel souffle dans l'invective! Quelle portée dans l'imprécation! Cette violence de ton se fausse à la longue; le vers s'enroue à force de crier. Ainsi que Roland à Roncevaux, sonnant du cor jusqu'à ce que son cœur éclate, on dirait parfois qu'une veine se brise dans la poitrine de ce crieur d'anathèmes, et qu'il teint son clairon du sang et de la bile de ses poumons déchirés. Puis, l'haleine lui revient, sa verve se rallume, son fiel se renouvelle, l'écume monte à ses lèvres, il recommence à menacer, à attester, à maudire. Plus il va, plus il s'enfoncé dans ces sentiers pierreux de la Judée prophétique, où surgissent des visions grandioses, où se déploient de brûlants mirages, où tout entraîne l'âme aux idées extraordinaires et terribles. Il perd toute notion du temps, tout rapport entre la parole et les choses. Il n'est plus à Paris ni à Genève; il est à Patmos, sur la pointe d'un rocher perdu entre la mer et l'éternité. Achab et Henri III, Jézabel et Catherine de Médicis, le Pape et l'Antechrist, les prêtres de Baal et les moines, les amours au Louvre et les fornications d'Israël, tout cela s'amalgame à ses yeux en une vision confuse, indéfinie, horrible, qui remplit l'espace et le temps, sans distinction de plans ni de siècles ».

On me pardonnera, j'y compte, cette citation un peu longue : il ne faut jamais perdre une occasion de relire Paul de Saint-Victor.

Devant tant d'imprécations furibondes, on songe à Ronsard dénonçant les mêmes tares avec une indignation filiale, mais qui, loin d'appeler la foudre sur les coupables, la redoute et la conjure. Le plus chrétien des deux n'est-il pas l'auteur des *Discours sur les misères du temps*, celui qu'Agrippa d'Aubigné nommait pieusement « le père »? Le fanatique huguenot, disciple attardé de la Pléiade, plaignons-le de n'avoir pas été, de cœur, un peu plus « ronsardisant ».

MAURICE DULLAERT.

Sant Agostino

de Giovanni Papini

Le mot rhéteur est devenu presque une injure. Au temps de saint Augustin, c'était un nom bien porté. C'était le nom d'un métier haut coté.

Saint Augustin fut rhéteur de son métier.

Ce métier conduisait à la gloire. C'était un métier populaire. Les rhéteurs se disputaient la faveur du public comme aujourd'hui les virtuoses de l'art ou du sport. Saint Augustin ambitionna passionnément la gloire du rhéteur.

Le rhéteur est un homme qui possède et qui apprend aux autres le métier d'orateur. C'est un professeur de rhétorique. De nos jours, on n'apprend plus le métier d'orateur et les professeurs de rhétorique ne sont plus des rhéteurs. Le proverbe est pour ainsi dire renversé que l'on enseigne encore aux humanistes sans les inviter

à le réaliser : *nascuntur poetae, fiunt oratores*. Pour être orateur, il suffit presque de connaître la technique oratoire. A bien posséder cette technique, on devient capable de parler efficacement. Mais en fait de poésie, le métier n'est rien au regard de l'inspiration, don du Ciel que l'on reçoit en naissant. Nous voyons cependant les poètes s'exercer et assouplir leur talent comme des chanteurs, des acteurs ou des musiciens instrumentistes. Tandis que les orateurs se contentent du don de la parole et de l'éloquence. La véritable éloquence se moque de l'éloquence. Hélas! il ne suffit pas de se moquer de l'éloquence pour atteindre à la véritable éloquence. Il est vrai que de parler sans avoir appris son métier est tout de même un apprentissage. Apprentissage inconscient et qui se fait aux dépens des premiers auditeurs comme aussi, et ce n'est que juste, aux dépens de l'orateur.

Tous les rhéteurs anciens n'étaient pas orateurs au sens plénier et magnifique du mot, mais tous les orateurs classiques de la littérature grecque et latine furent des rhéteurs finis. Cicéron est le type du rhéteur-orateur. Démosthène mit dans ses discours tellement de fougue et de patriotisme que la rhétorique en est quelque peu bousculée et en tout cas recouverte. Elle n'en est pas absente, cependant, ni difficile à retrouver.

Dans son adolescence et sa première jeunesse, Augustin de Tagaste ne rêvait que de se faire un nom parmi les rhéteurs. Et son père ne lui donnait pas d'autre ambition. Son goût du métier fut le seul contrepoids aux passions violentes qui s'emparèrent de son cœur et de son corps bien avant l'âge prétexte et qui le tinrent esclave jusqu'à sa maturité. Sa nature était de feu.

La pensée l'intéressait beaucoup moins que les mots, les phrases, l'agencement des syllogismes, les ressorts à toucher pour émouvoir les auditeurs. Un jour, cependant, il fut bouleversé par la lecture d'un livre de Cicéron, un dialogue philosophique, *Hortensius*. Il y apprit et y sentit la supériorité de la philosophie sur la rhétorique. Et sans abandonner son métier ni ses premières amours, le voilà en quête de vérité et de systèmes philosophiques.

Il avait reçu de sa mère une éducation chrétienne. De son père, il n'avait guère reçu que la vie et un peu d'argent pour faire ses études. La piété filiale de saint Augustin, qui a fait à sa mère, dans ses ouvrages, une place si glorieuse et qui lui a valu sans doute les honneurs de la canonisation, a gardé au sujet de son père un silence significatif. Quelques allusions seulement peuvent être cueillies de-ci, de-là et, rassemblées, elles constituent tout le contraire d'un panégyrique.

Élevé chrétiennement, Augustin n'avait pas reçu le baptême à son entrée dans la vie ni à son entrée dans la jeunesse. La pratique de l'Eglise n'était pas alors aussi ferme ni universelle que nous la trouvons un peu plus tard. Le baptême était facilement retardé par une sorte de respect mal compris pour la dignité chrétienne.

Hélas! il n'y avait pas que le baptême qui manquait à Augustin pour être chrétien. Son âme ardente et son esprit génial n'avaient pas été trempés dans la lumière de l'Évangile. Aussi, fut-il happé dans ses recherches philosophiques par la première erreur qui se trouva sur son chemin, le manichéisme. Le manichéisme était d'abord du matérialisme, un matérialisme subtil et nuageux, beaucoup plus subtil et moins brutal que ne le serait, par exemple, la philosophie qui voudrait expliquer tous les êtres par des ions, des électrons, l'éther, leurs mouvements et leurs vibrations, mais c'était tout de même un matérialisme véritable, qui ne parvenait pas à se déprendre des imaginations et pour qui étaient étendus et localisés en quelque manière les esprits et Dieu lui-même. Or saint Augustin, qui devait plus tard disserter avec une élévation vertigineuse sur l'âme humaine, la Divinité et l'adorable Trinité, était alors incapable de concevoir les purs esprits. En outre, le manichéisme expliquait le mal en lui attribuant une autre origine que Dieu, l'auteur du bien. Le mal aussi avait son Dieu. Cette solution du problème ardu que pose l'existence du mal est plus satisfaisante, à première vue, que la solution catholique, dont le jeune Augustin ne soupçonnait d'ailleurs pas la profondeur et dont les manichéens ne lui avaient présenté que la caricature. De plus, elle dégageait partiellement sa responsabilité de pécheur sensuel, ce qui flattait son orgueil. Or, il était plus orgueilleux encore que sensuel.

Cependant, il restait loyal dans ses recherches philosophiques. Dès lors, il ne pouvait tarder à découvrir les faiblesses et les contradictions du manichéisme. Ses difficultés et ses objections, il les exposa aux maîtres de la secte, notamment à un évêque de Mileve nommé Faustus, et grande fut sa stupéfaction de ne recevoir

une réponse qui donnât satisfaction à son besoin de logique et de certitude. Ses convictions manichéennes en furent ébranlées immédiatement. Il pencha vers le scepticisme philosophique, et un scepticisme provisoire et qui ne renonce pas absolument à la vérité.

Entretemps, il poursuivait, avec la vérité philosophique, la lire et les profits de son métier. A cette fin, il décida, malgré supplications et les larmes de sa mère, de quitter la province d'aller s'établir à Rome. Carthage, capitale de l'Afrique, ne faisait plus à ses ambitions. D'autant plus que les mœurs estuiniennes de l'Afrique l'avaient profondément dégoûté de ses vies. Disons de suite qu'il ne trouva guère mieux, en fait d'élèves, l'Italie.

* * *

A Rome, il ne tarda pas à se faire remarquer par son talent exceptionnel. Le préfet de Rome, Synmacus, amateur d'art oratoire et rhéteur lui-même, entendit parler de ce nouveau venu. Lui proposa un sujet de discours, fut enchanté de la manière dont le jeune rhéteur africain avait traité ce sujet et il l'envoya comme maître de rhétorique à Milan, la ville impériale.

C'est là qu'il entendit Ambroise, évêque de Milan et conseiller des empereurs. Il écouta de l'Empereur. Il saisit l'un après l'autre, dans les discours de cet évêque, dont il faut bien dire qu'il est incomparablement moins génial que n'allait se montrer l'évêque d'Hippone, des réponses aux questions insolubles que le manichéisme avait posées dans son esprit, abandonné en pleine crise philosophique. Il se mit à lire l'Écriture-Sainte et principalement les Épîtres de saint Paul. Bientôt, il était converti, du moins intellectuellement. Il se résolut à vivre chrétiennement et à demander l'aide de Dieu. Il fallut encore du temps et bien des efforts. Mais le jour de cette résolution fut une crise qui le secoua des pieds à la tête et qui le jeta éperdument et irrévocablement dans la voie que le Christ est venu ouvrir aux âmes de bonne volonté. Les larmes et les prières de Monique étaient exaucées.

* * *

Avant le baptême, Augustin voulut s'éprouver et s'affermir par une sorte de retraite. Dans une villa située aux pieds des Alpes et qu'un ami généreux avait mise à sa disposition, il vécut plusieurs mois avec sa mère, son fils et quelques disciples de prédilection. Il était une retraite beaucoup plus philosophique qu'ascétique. On dissertait et discutait interminablement sur n'importe quel sujet. Imagine-t-on, aujourd'hui, qu'un homme sans fortune et sans avenir n'est pas assuré, prenne l'initiative d'une « saison philosophique » pour se laisser emporter avec ses meilleurs amis, pendant cent mille lieues de la terre et des intérêts terrestres ?

Après son baptême, Augustin, qui avait d'abord projeté de rentrer immédiatement avec sa mère en Afrique, mais qui avait été retenu à Ostie, où mourut alors sainte Monique, séjourna quelque temps dans la Ville éternelle et y composa ses premiers ouvrages de philosophe chrétien ou même de théologien. Car il fut d'emblée un maître en science catholique. Tout son travail philosophique préalable avait été informé par l'enseignement de l'Église, qu'il s'était assimilé avec une rapidité prodigieuse. Le bagage énorme de connaissances qu'il apportait en entrant dans l'Église fut en quelque sorte baptisé avec lui.

De retour à Tagaste, il constitua une communauté où l'on reprit, mais de façon plus chrétienne et plus mystique, la vie qui l'avait préparé au baptême. Cette communauté fut transférée à Hippone, où un bienfaiteur généreux lui avait offert sa villa.

Dans cette communauté, que l'on peut appeler le premier couvent augustiniens, on vint chercher Augustin pour le service de l'Église. Il fut consacré prêtre par l'évêque d'Hippone, dont il devait devenir le successeur.

Le siège d'Hippone était d'importance toute secondaire. Augustin lui resta fidèle. Personne ne pensa d'ailleurs à l'en arracher pour le mettre, par exemple, sur le trône de Carthage, comme un flambeau sur le chandelier. Son passé laissait-il à ses confrères de l'épiscopat africain et au Saint-Siège lui-même un reste d'appréhension et de méfiance ?

Saint Augustin fut un lutteur infatigable contre les hérétiques. Il vit plusieurs fois aux prises avec les chefs des sectes africaines dans des conférences publiques et contradictoires. Certains traités

que nous trouvons dans ses œuvres complètes ne sont guère que la sténographie, revue par Augustin lui-même, de ces conférences contradictoires.

Les noms d'hérétiques qu'il a immortalisés ne méritaient pas spécialement de passer à la postérité. Nous commettons facilement une erreur d'optique consistant à transposer les faits dont nous lisons le récit dans les circonstances que nous connaissons par expérience. Si un écrivain catholique écrit aujourd'hui contre le socialisme et le communisme, il s'en prend directement aux chefs incontestés de cette école et de ce mouvement. Il écrit contre Marx, contre Lénine, tout au plus contre Vandervelde. Augustin discutait et écrivait contre les propagandistes, fussent-ils les plus obscurs, que le hasard mettait sur son chemin. Lorsqu'il intitule une réfutation du manichéisme *Contra Faustum*, le Faustus dont il s'agit est cet évêque incapable dont nous avons parlé plus haut et dont l'ignorance l'avait si vivement scandalisé.

Les discussions de saint Augustin avec les hérétiques peuvent paraître très lointaines et peu intéressantes aux hommes de notre époque. Mais si l'on considère les ressemblances frappantes qu'il y a entre le manichéisme et la théosophie, entre le donatisme et le protestantisme, entre le pélagianisme et les doctrines de Jean-Jacques Rousseau, on reprend ces vieux ouvrages écrits il y a plus de quinze siècles, et l'on y trouve des notations qui ont toujours le frémissement de la vie et l'opportunité des traités les plus actuels.

Les réfutations de saint Augustin ne sont pas négatives. Il oublie à tout bout de champ son adversaire pour exposer la doctrine catholique.

Il y a cependant des ouvrages dans lesquels il a pu déployer plus à loisir cette doctrine d'une richesse inépuisable. Notamment, le *De Civitate Dei* et les *Confessions*. Le premier est l'affirmation lumineuse de la vérité catholique à l'heure troublante où s'éroulait l'Empire romain sur lequel s'était appuyé l'Église au sortir des persécutions. Un siècle avait passé, et voici que cet appui chancelait sous les coups répétés du bélier barbare. Il fallait dissocier le sort de l'Église de celui de l'Empire. Saint Augustin fut le docteur de cette dissociation. Son ouvrage sur la *Cité de Dieu* restera jusqu'à la fin des siècles un arsenal et un trésor pour les théologiens et pour les fidèles cultivés. Quant aux *Confessions*, elles ne ressemblent en aucune façon aux mémoires et aux autobiographies qui pullulent de nos jours. Il est en somme si peu question d'Augustin dans ses *Confessions*. Il y est surtout question de Dieu et des desseins de Dieu. C'est un ouvrage théocentrique comme tout l'enseignement de l'évêque d'Hippone. Le mot confession y a le même sens que le titre de confesseur donné à tous les saints qui ont rendu témoignage, par leur vie, leurs écrits et leurs œuvres à Dieu, et à son Christ.

La grandeur d'Augustin est faite de génie et de sainteté. Elle est manifeste dans sa conversion, qui l'a tiré des profondeurs de l'orgueil, de l'erreur et de la sensualité et l'a élevé aux sommets les plus vertigineux du spiritualisme, de la contemplation et de l'amour de Dieu. Cet ambitieux effréné, cet hérétique sectaire est devenu l'apôtre héroïque et le docteur incomparable qui brille avec un tel éclat dans le ciel glorieux du catholicisme. La grandeur de saint Augustin est aussi dans son caractère. Il est resté bouillant après sa conversion. Mais l'effervescence païenne a changé de nature, le baptême a été pour elle comme une transsubstantiation. Elle s'est transformée en ferveur mystique et en ardeur apostolique. Saint Augustin a été plus grand que les événements formidables qui ont bouleversé l'Église et le monde à son époque.

* * *

Sa grandeur éclate dans le livre de Papini. Cet écrivain truculent s'émoussait et s'attendrit en exprimant son admiration et son amour pour le grand Africain. L'hommage n'est pas banal sous une plume si experte en hautes exécutions. N'a-t-elle pas écrit tout un volume sous le titre *Stroncuture*, dont chaque chapitre est l'échafaud d'une grande réputation ? *Stroncuture*, c'est-à-dire « Guillotines ». Saint Augustin est sans doute une de ses rares admirations. Toute la puissance d'admiration et de louange de Giovanni Papini est concentrée sur quelques têtes prédestinées. C'est plus que de l'admiration, s'écrie-t-il, que l'on éprouve pour ce géant de pensée, d'action et de sainteté, c'est un amour personnel. Il n'est pas éloigné de nous par sa taille de géant. S'il revenait parmi nous,

on le reconnaîtrait immédiatement, on le saluerait avec une vénération infinie, on l'acclamerait avec enthousiasme, puis, n'y tenant plus, on l'embrasserait comme un père.

La manière originale et vigoureuse de Papini, cette étude réaliste et fervente, historique et actuelle, son style puissant et contenu, une œuvre d'art et de vie, met en lumière et en relief la figure, si grande et si expressive, de saint Augustin. Peut-être son livre restera-t-il comme le livre du quinzième centenaire de l'évêque d'Hippone. Lorsque la traduction française en paraîtra, nous engageons nos lecteurs qui n'ont pas la connaissance usuelle de l'italien, de saisir ce volume comme une rare occasion et de lui faire une place d'honneur parmi les ouvrages d'histoire, de doctrine et d'ascétisme.

LOUIS PICARD.

Au sud de New-York

Après avoir exploré New-York, mon ami Adolphin Pinoche s'en va vers le Sud, à destination de Washington. En cours de route, il est happé par des Américains hospitaliers (ils le sont tous) qui l'invitent à un bal.

« Je reviens d'A... Charmante soirée; je pourrais ajouter charmante matinée, car cette « petite » danse s'est prolongée jusqu'à 3 heures et demie du matin. Mais commençons par le commencement. Or donc, hier, à 6 heures, je pris le train à P...; changé à P. J. où je devais attendre la correspondance pendant seize minutes. On s'imagine peut-être que l'on ne voit rien pendant seize minutes dans une petite gare d'Amérique? Erreur profonde. Pendant ce court espace de temps, sur l'une ou l'autre des quatre voies qui courent parallèlement de New-York à Washington, j'ai vu passer sous mon nez ahuri sept express. Express, ici, veut dire un train qui, en campagne, fait ses 110 ou 120 kilomètres à l'heure, ce qui, chez celui qui le regarde passer à quelques mètres, provoque un effilochement des oreilles.

« Mais roulons. Arrivé à C..., attendu par le fils de la maison et son auto. Très gentil, le fils : une trentaine d'années, dans les affaires, comme tous; engagé dès le début de la guerre dans l'aviation française et, à la fin de la guerre, major chef d'escadrille dans je ne sais plus quel secteur américain.

« Débarqué chez lui, énorme maison de campagne au bord du Delaware qui, à cet endroit, à plus d'un kilomètre de large. Situation ravissante et canards sauvages. Vieille bâtisse de style colonial, une des plus anciennes de la région. Hôtes charmants et d'une simplicité savoureuse. Impression confortable d'être vraiment *at home*.

« A 9 heures, arrivée des premiers invités. Beaucoup. Somp tueuses toilettes féminines; pas énormément d'élégance, côté hommes. Quelques jolis profils (il n'est pas défendu de trouver bien ce qui est bien). Présentations, minauderies et mensonges pieux. Danse. Tourné jusqu'à 3 h. 1/2 du matin. Héroïque!

« Couché. Dormi. — attention, s'il vous plaît! — dormi dans le grand lit gothique à baldaquin de Joseph Bonaparte. Absolument! Ledit Joseph, après Waterloo, vécut deux ans dans une des maisons de l'arrière-grand-père de mon hôte, et roupilla dans le grand plumard que j'ai honoré de la présence de mon pijama en tussor. »

S'arrachant aux douceurs du lit de Joseph Bonaparte, mon ami continue son voyage sur Washington. Il y assiste, entre autres, à une séance de la Chambre.

« Le Capitole est vraiment une imposante bâtisse, où l'on entre comme dans un moulin. Démocratie. J'y ai visité la rotonde, la

salle des statues, le local du Sénat et celui de la Cour Suprême. Puis, par le dédale de larges corridors de marbre et d'escaliers monumentaux, me voici dans l'aile où s'abrite la Chambre des représentants.

« On pousse une porte; on y est. Séance. Cent cinquante députés environ sur les 400 et quelques qui forment l'effectif complet de l'assemblée. Tous agglomérés au centre de la salle énorme. On discute une proposition de loi insignifiante : les « orateurs hurlent pour qu'on les entende. Tout le monde s'en f... Quelle pagaïe, cette Chambre!

« Les sièges sont disposés en hémicycle dans la salle rectangulaire. Pâs de pupitres; des rangées de bancs qui ne paraissent pas très confortables; les députés n'ont qu'à écouter, ou partir. La tribune présidentielle et celle des secrétaires sont en marbre blanc. Pas de tribune pour les orateurs. De plus pas de division en droite et gauche, — tout est mélangé, républicains et démocrates. C'est très ennuyeux quand on veut apostropher l'opposition : elle est partout, et on manque son effet.

« Le local des séances est entouré d'un corridor. Les portes et sont largement ouvertes; les députés y circulent et crient au point de couvrir la voix de l'orateur. Dans les galeries, de vieux labres faisant fonctions d'huissiers bavardent tout haut en plaçant plus ou moins leur public; dans l'enceinte, une nuée de moutards remplacent les graves huissiers médaillés de chez nous et courent entre les jambes des représentants de la nation.

« Avec tout cela il ne m'étonnerait pas que ce soit « la plus grande enceinte parlementaire du monde ». Cela ne signifie pas 1 plus grand Parlement. »

De Washington, mon ami Adolphin pousse une pointe jusqu'à Mont Vernon :

« Le temps s'étant remis au beau ce matin, je décidai en me réveillant de passer une journée tranquille, qui me reposât de fatigues de la veille et me préparât à celles du soir. Une incursion jusqu'à Mont Vernon s'imposait. Mont Vernon, c'est la propriété de feu Georges Washington.

« Mais n'anticipons pas. Donc à 11 heures je prends le tram qui conduit au dit patelin (situé à 20 ou 25 kilomètres de la capitale fédérale). Dans ce tram, première constatation : nous sommes dans un des anciens États esclavagistes du Sud : les nègres ne peuvent s'asseoir dans le même compartiment que les blancs. La voiture de tramway est une *Jim Crow Car*. Démocratie et égalité.

« A part cela, voyage assez quelconque pendant une dizaine de kilomètres, après quoi l'horizon, coupé de boqueteaux, prend un caractère sauvage. A midi, arrivée à Mont Vernon. Je débarque presque seul : un couple m'accompagne... de loin. Vraisemblablement je le gêne; lui ne me gêne pas du tout, et ne m'empêche nullement d'admirer. Car il y a de quoi.

« L'endroit est de toute beauté. L'habitation, du style colonial traditionnel, domine une large pente boisée; le parc descend doucement vers le Potomac, calme et majestueux comme un lac. Autour de l'habitation s'agglomère une variété de village en miniature : les communs, deux cuisines, une buanderie, une menuiserie, un atelier de tissage, une remise. Bref, toutes les dépendances permettant à un riche planteur de bien vivre en 1780.

« La maison est pleine d'objets ayant appartenu au général de la révolution, et ornent les différentes chambres, prêtes à recevoir, comme jadis, le maître du logis. Et en bonne place trône la clef de la Bastille, envoyée à Washington par son ami La Fayette.

« Après avoir erré seul devant le lit de Washington, sa flûte, ses pantoufles et ses livres, je flâne le long des chemins du parc jusqu'aux deux caveaux où, parmi quelques autres, se signale une grande couronne déposée là par le Roi et la Reine. Et je poursuis vers la rivière, toujours seul, dans le calme immense de ce

paysage de Virginie, patrie du tabac et tout vivant encore de souvenirs indiens...

Remonté vers le Nord, Adolphin assiste à un match de foot-ball disputé entre les équipes de deux grandes universités de l'Est.

« Le sensationnel événement de la semaine fut le *big game*; le stade était archi-bondé, et l'on avait encore ajouté des gradins de bois pour 5,000 personnes. On enregistra 52,000 entrées. Les gens étaient venus de tous les coins de l'Est, et même du Middle West : c'était un des importants événements sportifs de l'automne. Beaucoup de femmes.

« D'un côté du stade sont massés tous les partisans de Princeton; les dames en arborent les couleurs (noir et orange), dont elles se sont inspirées dans le choix des teintes de leur toilette. De l'autre côté, où dominent le bleu et le blanc, sont groupés les partisans de Yale, adversaires féroces et traditionnels de Princeton.

« Princeton, ce sont les tigres; Yale, ce sont les bouledogues.

« Temps superbe mais frisquet; gentil soleil illuminant tout le côté orange et noir.

« A deux heures, exactement, au milieu des acclamations et des vivats, les équipes font leur entrée dans le stade, au pas de course, capitonnées dans leurs grosses culottes rembourrées, et casquées. A deux heures une minute, la ruée commence.

« Décrire le jeu serait impossible; il faut le voir. Pas plus qu'on ne peut essayer de donner une idée de la frénésie alternée des deux moitiés du stade, se levant d'un bond, agitant chapeaux et bandières, lâchant des ballons, hurlant comme des sauvages à chaque coup heureux d'un de leurs favoris. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas si longtemps, les Indiens poussaient ici leurs cris de guerre...

« Ce qu'on ne peut pourtant passer sous silence, c'est l'organisation de la *cheering section*, sous la direction du *cheer leader*. La *cheering section*, — que ce soit celle de Yale ou celle de Princeton, — est constituée d'étudiants de chacune de ces universités, groupés en un noyau compact, les uns en face des autres de chaque côté du stade. Ce sont les chefs-gueulards par excellence. Mais il serait faux de croire qu'ils poussent des rugissements au hasard. Ils vicifèrent la même chose, avec énormément de mesure, sous la conduite des *cheer leaders*. Ceux-ci sont, de part et d'autre, trois étudiants qui se sont illustrés dans un sport quelconque et sont armés chacun d'un énorme porte-voix. Ils commandent les cris, qui sont aussi divers que les sonneries de chasse à courre. Après avoir annoncé le genre de hurlements qu'il s'agit de rythmer, ils en scandent la mesure selon les rites consacrés, à grand renfort de gestes et de dislocations, généralement couronnés par un grand saut.

« Lorsque, par malheur, les deux *cheering sections* rugissent en même temps, on croirait, en fermant les yeux, entendre monter la tempête dans une forêt. Ces cris réconfortent et stimulent les joueurs, ou sont la marque d'un débordant enthousiasme.

« Le match de cette année offrait ceci de particulier et d'*exciting* que les capitaines des deux équipes étaient frères. Aussi la veille tous les journaux publièrent-ils (certains en première page), le portrait de leur mère avec de longs articles sur ses impressions, ses appréhensions, sa fierté aussi d'avoir des fils si « glorieux » et d'être la mère de « héros ». (Je n'invente pas les épithètes : elles sont imprimées.)

« Lorsque après deux heures de lutte ardente, les tigres eurent écrasé les bouledogues, ce fut un délire sans nom du côté de Princeton. On lançait en l'air chapeaux, écharpes, coussins, — et la foule, d'une ruée, dégringola des cinquante rangées de gradins, envahit le terrain et s'y livra pendant dix minutes à la frénésie de son exultation.

« Puis, petit à petit, elle s'écoula; les milliers d'autos démarrèrent, tandis que sur les quinze voies spéciales de la petite gare les trains s'emplissaient de gens enivrés du triomphe des tigres.

« ... Quelques jours plus tard, Princeton, en famille, célébrait à sa façon la victoire de ses couleurs. Ce fut la cérémonie du *bonfire*. Sur une grande pelouse, derrière le bâtiment principal de l'Université, l'antique *Nassau Hall*, une étrange pyramide se dresse, de dix mètres de haut. Caisses, bancs, chaises, et jusqu'à une vieille Ford s'y amoncellent en un péle-mêle infernal. Les étudiants ont raflé un peu partout ce qui leur tombait sous la main; l'Université paiera : il s'agit de fêter la victoire de Princeton.

« Et le soir, à neuf heures, l'énorme bûcher s'enflamme. Brasier immense, il projette bientôt de fantastiques lueurs sur les vieux murs couverts de lierre et fait scintiller au sommet de la tour les aiguilles d'or du cadran. Autour, la chaîne des étudiants s'allonge à mesure que l'intensité du foyer développe une chaleur plus grande. Et ce sont des cris sans fin, au milieu du crépitement des bois et de l'explosion des bidons d'essence. Cela dure une heure, une heure de joie triomphale et primitive : la danse du Feu. »

P. C. C. : CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Joris Eeckhout

La troisième série de ses *Littéraire Profielen* vient de paraître (1). Elle est consacrée aux écrivains suivants : Paul Valéry, Karel van de Woestijne, Gerard Bruning, Justus de Harduyn, Jules Persijn, Omer Wattez, Emmanuel de Bom et Arthur Coussens.

M. l'abbé Joris Eeckhout a donné la part du lion (près de la moitié du volume) au poète français, qui s'étonnera de se voir à la place d'honneur de cette table, au milieu de convives dont il n'aura jamais entendu les noms barbares. Chose étonnante, ces Flamands, ces prétendus contempteurs de la culture française, comprennent la poésie d'un Paul Valéry, inintelligible pour les Français qui ne sont pas des snobs. Ils la prennent au sérieux, et citent avec enthousiasme les vers de cet « inégalable *artifex* de la poésie pure » :

*Été, roche d'air pur, et toi, ardente ruche,
O mer, éparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur... etc.*

C'est là, d'après Joris Eeckhout, du meilleur Valéry (*hij is weer op zijn best*). Qu'on dise encore que les Flamands rejettent la culture latine!

Aussi, quand ils veulent louer un des nôtres et qu'ils le comparent aux plus grands poètes connus, c'est encore, pour la France, le nom de Paul Valéry qui revient sous leur plume : « Je n'hésite pas un moment, dit Joris Eeckhout, à placer Karel van de Woestijne plus haut que — pour ne citer que des poètes vivants — un Stefaan George, un Yeats, un Valéry ».

On ne sera donc pas étonné que, consacrant à Paul Valéry une longue étude, il lui témoigne une sympathie et une admiration qui, malgré les restrictions indispensables, nous paraissent exagérées. Et, s'il avoue qu'un poème de Valéry est « généralement, sinon toujours, un problème très compliqué », il prend plaisir à citer, de la *Jeune Parque* et de *Charmes*, une série de strophes qui pour nous, profanes, restent déconcertantes. Les éloges dont il les encadre n'en éclaircissent pas le sens. Tout en se séparant de Frédéric Lefèvre, admettrait-il avec lui « qu'en poésie, où il s'agit de traduire l'indicible, le sens phonétique est le plus important et que le sens idéologique — le seul apparent à tous sans effort — n'a qu'une valeur de support, de soutien, de canevas »?

Nous y reconnaissons la poésie pure, chère à M. l'abbé Bremond. Il n'y a que la musique qui compte. La pensée est chose indifférente, voire impure.

Si vous ne déchiffrez pas l'idée du poète, vous seriez naïf d'aller

(1) Drukkerij L. Vannelle, N. V., Gent.

lui demander ce qu'il a voulu exprimer. M. Valéry même l'assure :

« J'estime qu'une œuvre une fois publiée, l'auteur n'a pas plus d'autorité que qui ce soit d'entre ses lecteurs pour interpréter ce qu'il a écrit. L'écrit est un fait, l'écrit est une chose. Il est désormais hors du pouvoir de celui qui l'a engendré d'imposer une signification qu'on découvrira ou ne découvrira pas dans leur ordonnance musicale!

Peut-on plus aimablement se moquer du bon lecteur, de cette vieille baderne qui croit que les mots sont faits pour exprimer un sens? Mais quelle facilité pour le poète, qui peut agencer les vocables d'après leur résonance, sans endosser la responsabilité de la signification qu'on découvrira ou ne découvrira pas dans leur ordonnance musicale!

Que des théories pareilles éclatent en littérature, nous y sommes trop habitués, depuis Verlaine et depuis Mallarmé, pour nous en étonner. Mais que l'Académie française — *quantum mutata* depuis l'époque de Richelieu! — ouvre au large ses portes à un poète qui avoue ne pas se comprendre lui-même, cela ne prouve pas pour le progrès intellectuel.

Si Joris Eeckhout admire l'artiste, j'allais dire le musicien, il ne tient cependant pas Valéry pour un des grands poètes. « Nous admirons presque partout l'artiste, dit-il; nous ne sentons nulle part l'homme. » On n'entend jamais chez lui la voix du cœur, et qu'est-ce que la poésie qui prétend rester froide et ne vivre que de combinaisons ingénieuses de mots? L'art véritable doit prendre tout l'homme, intelligence et cœur; il éclaire et il émeut. L'art de Valéry est un crépitement d'étincelles électriques dans les ténébres; il peut éblouir par intervalles, mais cela ne suffit pas pour éclairer ni pour réchauffer.

Le prosateur, heureusement, est souvent plus compréhensible, mais encore! Telles pages de *Variété* sur Léonard de Vinci sont un supplice pour le lecteur qui s'entête à vouloir comprendre : il a beau écarquiller les yeux, il ne voit rien, peut-être un feu follet de temps en temps, mais qui s'évanouit dès qu'on veut le suivre.

Ailleurs, de brillants passages finissent dans la brume. Voici le soleil, on se baigne dans sa lumière; brusquement, on est replongé dans le brouillard.

C'est un penseur, dit Joris Eeckhout; ce n'est pas un philosophe. Mais qu'est-ce qu'un penseur qui n'est pas philosophe? Un remueur de pensées qui ne parvient pas à en opérer la synthèse.

La synthèse ne l'intéresse pas. Il est trop sceptique pour croire l'esprit humain capable d'arriver à une synthèse, et trop éloigné de la religion pour en accepter une de la révélation. Alors, il préfère ne s'intéresser qu'au mécanisme de l'intelligence. La pensée n'est rien, le chef-d'œuvre à produire est méprisable; ce qui importe, c'est la méthode employée par l'esprit, par son esprit, pour élaborer la pensée. En somme, même en prose, la forme l'emporte sur le fond.

Aussi, Eeckhout rattache-t-il Paul Valéry aux fervents de la préciosité littéraire, qui consiste essentiellement à exprimer une idée simple d'une façon compliquée. Bien sûr, nous voilà loin des grands poètes, de ceux qui, comme Musset, estiment que la poésie consiste à

*Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie,
Ecouter dans son cœur l'écho de son génie.*

Il y a cent fois plus de poésie dans le moindre des romantiques que dans tous les « cimetières marins » de Valéry, malgré les focs qui picorent et autres effets semblables, opérés par de curieux rapprochements de mots.

Somme toute, Joris Eeckhout y a mis beaucoup de bonne volonté; il ne demande pas mieux que d'admirer; les voix de la renommée, qui claironnent partout le nom de Paul Valéry, ne peuvent pas être mentuses à ce point; il faut que ce poète ait du génie. Mais quand il se met à analyser ce génie, à le passer aux cornues de la raison et des principes d'art, le résidu de beauté qu'il découvre est bien mince et, en conclusion, il refuse de reconnaître en lui un Lucrèce; c'est tout au plus un Gongora ou un...Lycophon.

* * *

M. Eeckhout applique aux écrivains flamands la même méthode de critique. Il l'a définie dans la première série de ses *Littéraire Profielen* : « Le vrai critique se place, avec la plus large réceptivité, en face de l'œuvre d'art, animé de la seule intention de la compren-

dre le plus complètement possible et de communiquer, avec la plus grande fidélité, le résultat d'un examen qu'aucune prévention n'altère ».

Attitude loyale, condition *sine qua non* de la bonne critique. Mais elle serait insuffisante, si les autres qualités d'esprit et de cœur étaient absentes. Joris Eeckhout, lui, est doué du tact esthétique; il possède le pouvoir d'émotion qui vibre au contact du beau, et la sûreté de goût qui prémunit contre le clinquant.

Il arrive que sa réceptivité le rende trop indulgent pour certains littérateurs qui, du point de vue moral, mériteraient d'être traités plus rudement. Certes, le prêtre soucieux de préserver les âmes contre les théories trop libres, ne manque pas de signaler les excès; mais, ce point de conscience réglé, le littérateur passe au premier plan et multiplie des éloges dont le moraliste pourrait prendre ombrage.

Cependant, Joris Eeckhout en tombe d'accord, la morale et l'esthétique ne sont pas des domaines indépendants, et je suis heureux de lui entendre dire, à propos de Gerard Bruning : « Il convient de voir aussi si, même d'un point de vue strictement esthétique, une émotion sensuelle intense, provoquée chez l'homme par des descriptions littéraires, ne détruira pas toute émotion de sereine beauté ».

Pour qui envisage l'homme *in concreto*, tel qu'il est dans sa nature affaiblie par le péché originel, cela ne fait aucun doute, quand on sait, d'autre part, que l'art ne s'adresse pas à des anges, mais à des hommes faillibles et sensibles, et qu'il n'est d'ailleurs pas non plus — comme le rappelle Eeckhout — un simple jeu, qui ne porte pas à conséquence...

Les lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* qui ont lu les articles fonillés de M. Eeckhout sur Karel van de Woestijne, sur Cyriel Buyse, sur Maurits Sabbe, ont été frappés de l'érudition de ce critique. Au courant de toutes les littératures, il confronte ses auteurs avec ceux de tous les temps. Ses appréciations fourmillent d'allusions et, pour le suivre dans toutes ses explorations à travers la littérature, on fait bien de se munir d'un indispensable bagage de connaissances et de renseignements. Encore une fois, ces critiques flamands — je pense aussi à Jules Persijn — sont des hommes de lettres terriblement avertis; ils n'ont jamais pensé se contenter de la littérature de leur langue; ils lisent les grandes œuvres des littératures mondiales et les citent dans leurs textes. Ce sont des Flamands, certes, mais aussi des Européens...

PAUL HALPLANTS.

Les banques ordonnent une halte

At trois reprises, ces derniers jours, et en trois matières fort différentes, le monopole bancaire, qui est à l'heure actuelle le facteur principal dans le gouvernement de la Grande-Bretagne, a ordonné une halte et a été obéi. Il a défendu de négocier avec le gouvernement égyptien au sujet du Soudan et a insisté pour que l'actuelle situation illégale et pendante resta telle, plutôt que de compromettre les avantages économiques que procure le Soudan. Il a défendu, pour l'instant, toute augmentation nouvelle de « l'assistance publique » (« assurances sociales »), c'est-à-dire qu'il a ordonné le rejet du rapport Mosley. Enfin, affaire bien moins importante, il a défendu des élections générales à une date aussi prématurée que celle dont on nous menaçait.

En une quatrième matière, le monopole bancaire n'a pas encore pris de décision. Le jour où il en prendra une, l'importance de celle-ci dépassera de beaucoup les trois décisions que nous venons de signaler : que faire aux Indes? freiner? donner de la bride? mettre pied à terre?

Il nous faut commencer par comprendre quelle est la position

u monopole bancaire. Un grand pays n'est jamais dirigé par une seule force; ce qui contrôle sa politique est toujours un agrégat de volontés dont beaucoup sont en conflit plus ou moins direct avec l'autres. Ce qui dirige l'ensemble est une résultante de toute ces forces en action. La société humaine est un organisme et tout ce qui est organique est complexe.

Mais à ceux qui veulent comprendre leur temps et la nature de ce qui leur commande, il importe d'apprécier la proportion que chaque acteur détient dans cet ensemble compliqué qui nous contrôle tous et qui dirige nos destinées : l'ensemble compliqué appelé *gouvernement réel*.

Ces facteurs sont, dans l'ordre inverse de leur importance :

1^o Une vague opinion publique. Il n'y en a qu'une trace. Elle apparaît à peine comme facteur de gouvernement, sauf dans de rares crises (la guerre par exemple) évidentes pour tous et affectant violemment tout le monde;

2^o Un mince élément représentatif presque négligeable : les résultats électoraux. Ceux-ci, tout comme l'opinion publique, ont une action bien plus forte sur la politique du pays dans de rares crises. Normalement, ils comptent à peine. En fait, le vote sur des questions essentielles telles que la paix, la guerre, la contribution pour assurances sociales prélevée sur le salaire, n'est pas permis; ou, s'il est émis, il n'en est tenu aucun compte;

3^o Un certain nombre de politiciens professionnels — moins de cent en tout — qui cooptent de nouvelles recrues dans une espèce de club appelé les *Front Benches* (1). Ils se nomment eux-mêmes à la direction nominale de différents départements qu'ils se passent de la main à la main. Ces « ministres » varient en puissance personnelle de presque rien (comme dans le cas de Chancelier de l'Échiquier) à tout un ensemble assez imposant de petits patronages et de décisions privées;

4^o Vient ensuite le facteur bien plus puissant des fonctionnaires permanents.

Ces quatre catégories peuvent être appelées le petit bout des forces qui nous gouvernent. Il est évidemment impossible d'énoncer ces choses en chiffres, mais pour nous les imaginer *grosso modo*, si nous représentons par cent l'ensemble de la force qui gouverne l'Angleterre, nous pouvons compter l'opinion publique comme valant de zéro à cinq (le plupart du temps); la représentation publique (les résultats électoraux) comme valant de cinq à sept; les politiciens professionnels, environ quinze et les fonctionnaires permanents et services publics, en corps et à divers degrés (le *Home Office*, la Police, la Magistrature, le *Foreign Office*, le service diplomatique, la très puissante *Trésorerie*, etc.) environ vingt-cinq.

* * *

De cette catégorie inférieure passons à une catégorie toute différente et bien autrement puissante : celle de la richesse.

Depuis longtemps nous sommes une ploutocratie, et l'instrument de beaucoup le plus effectif dans la direction de nos existences, nous imposant les règlements et décidant de nos affaires intérieures et extérieures, est le contrôle exercé par quelques hommes riches sur la production, la distribution et le transport, l'information et la finance. Cet élément majeur dans le gouvernement peut être estimé, dans l'échelle numérique que nous avons adoptée plus haut, comme valant de quatre-vingts à cent! Il est bien plus important que tout l'ensemble des services permanents et pèse infiniment plus que les politiciens. Les chefs de nos grands trusts (qui sont

pour la plupart internationaux, beaucoup ayant leur centre à l'étranger, quelques rares étant tout à fait anglais) sont aussi les chefs de la communauté. Par exemple, pour ne prendre qu'un détail, les restrictions bizarres et à première vue dépourvues de sens quant aux heures et aux endroits où il est permis de boire, s'expliquent et deviennent tout à fait logiques quand nous considérons que les législateurs, en l'espèce, sont une poignée de millionnaires qui contrôlent les brasseries et les distilleries. Les nouvelles restrictions ont plus que doublé leurs richesses et continueront à les accroître.

De ces grands monopoles (d'aucuns complets, d'autres ne couvrant que la plus grande partie de leurs domaines respectifs mais tendant à devenir chaque jour plus complets), le monopole bancaire est le maître.

La prépondérance de ce monopole bancaire tient à deux causes. La première, c'est qu'il est le plus immédiatement secret, universellement informé, élastique et direct dans son action et qu'il contrôle tout individu qui jouit de quelque revenu. Ce sont les banques qui autorisent les activités économiques qu'elles approuvent; celles qu'elles désapprouvent sont à leur merci. Et comme dans la vie contemporaine toute activité politique a un résultat économique, les banques sont à même d'agir sur ce qui, à première vue, semblerait relever purement de la politique. La seconde cause, c'est que le monopole bancaire anglais est la succursale européenne de ce monopole financier mondial qui a son centre à New-York et qui exerce, de là, son empire universel. Notre monopole bancaire local est le serviteur de New-York de la même manière qu'un directeur de banque en province est le serviteur du siège à Londres, et voilà pourquoi, notre dépendance vis-à-vis de l'Amérique étant acceptée, il est devenu l'organe du *senior partner*.

* * *

Ces vérités élémentaires établies, considérons les interventions récentes de la finance dans notre politique. J'ai parlé plus haut de trois décisions et d'une quatrième encore en suspens.

Un règlement dans l'affaire de Soudan a été remis indéfiniment; en d'autres termes, le risque de voir augmenter nos difficultés en Égypte, mis en balance avec le risque de pertes économiques au Soudan, a fait décider par les banques que ce dernier risque l'emportait et qu'il leur était préférable de payer au prix de frictions nouvelles en Égypte la conservation du plein contrôle de leurs intérêts au Soudan.

L'achèvement des « services sociaux », c'est-à-dire de la base pour un État servile, a été retardée. Cet achèvement viendra. La ploutocratie désire qu'il vienne, car il est une conséquence nécessaire du capitalisme industriel et la garantie de sa sécurité.

Il y aura un jour des pensions débutant à 60 ans et se montant en moyenne à environ 26 shellings par semaine, il y aura un jour des allocations à chaque naissance etc. etc., jusqu'à ce que tout le prolétariat soit organisé pour l'entière sécurité de la machine industrielle et de ses maîtres millionnaires. Mais il a été décidé que, si l'allure était forcée, ce qui reste encore de propriété indépendante et de liberté pourrait être poussé à réagir. De là la nécessité d'une remise dont le petit symptôme extérieur fut la tempête parlementaire dans un verre d'eau appelée : le rejet du projet Mosley.

Enfin, affaire de bien moindre importance, des élections générales ont été défendues en ce moment. Certes, elles n'affecteraient guère les activités économiques du pays; il n'importe guère aux grands monopoles pendant combien de temps chacune des équipes de politiciens professionnels détient le pouvoir nominal, car chaque équipe touche les salaires et est également au service de ceux qui contrôlent la production, la distribution et la finance. Mais même la farce des élections générales crée un certain trouble.

(1) Littéralement « les premières rangées », allusion aux places occupées à la Chambre des Communes par les parlementaires les plus importants qui, à tour de rôle, et par équipes, des différents partis, exercent nominativement le pouvoir. (N. de la réd.)

Nous en eûmes l'année dernière. Les prochaines ont été remises « par ordre », comme on dit dans les avis officiels.

Dans la très grave question des Indes, il semble qu'aucune décision n'ait encore été prise. Il y a certaines indications légères d'une partie au moins, de l'opinion bancaire, mais non pas de l'ensemble. L'indice le plus remarquable, peut-être, quand on considère le fait que l'industrie cotonnière de Lancashire est actuellement tout à fait dépendante des banques, est une phrase publiée l'autre jour par le *Manchester Guardian* : « L'homme sensé moyen a interprété correctement les signes des temps et son désir est de s'en laver les mains (de l'Inde) dès qu'il pourra le faire commodément et honorablement ». N'exagérons pas ce symptôme, mais notons-le. L'expression est très forte, et si elle reflétait la décision de l'ensemble des banques, notre politique future aux Indes serait clairement indiquée. Mais cette phrase n'exprime pas la politique des banques. On n'a pas encore pris de décision. Quand elle sera prise, nous la connaissons par ses résultats. Si les banques décident l'abandon, l'abandon suivra; si elles optent pour la répression, on réprimera.

Ce contrôle supérieur de notre vie politique par le monopole bancaire est-il bien ou est-il mal? Question de la plus haute importance pratique et qui est ardemment débattue par les quelques-uns qui voient la vie publique telle qu'elle est, et qui se préoccupent plus de la politique réelle que de la façade journalistique et de la sottise et ennuyeuse comédie de Westminster. J'ai entendu certains de nos meilleurs penseurs, les plus sobres et les mieux informés de ceux qui ont une grande connaissance des affaires, maintenir que c'était un bien. Ils en appellent aux résultats. Nous avons été délivrés, disent-ils, du cauchemar irlandais par les banques refusant, en 1921, de nouvelles dépenses pour réprimer la rébellion. Nous, Anglais, avons recouvré une monnaie et un crédit stables à base d'or, par le gouvernement des banques, et nous sommes les seuls parmi les belligérants européens à l'avoir fait.

D'autres au contraire, craignent — mais à des degrés divers — cette prépondérance du facteur bancaire dans le gouvernement. Qui a raison, ceux-là ou ceux-ci? Question que j'examinerai une autre fois.

HILAIRE BELLOC.

Marins d'aujourd'hui (1)

Lorsque, il y a trente-cinq ans, j'entrai à l'École navale, un des premiers soins de la promotion de mes anciens fut de nous obliger, nous les nouveaux, à apprendre par cœur une phrase que je n'ai pas oubliée. La voici :

« Si le métier de la mer n'était quelque chose de si exceptionnel et de si rude, de si peu semblable à ce qui se passe sur la terre ferme; si l'on ne demandait à chaque instant, de la part de ceux qui s'y consacrent, tant de mépris du danger et d'habitude de le braver; si c'était chose qui pût s'apprendre à tout âge que d'aller par une nuit froide et sombre, la pluie et le vent au visage, étouffer au haut d'un mât qui plie et tremble, une voile sur laquelle les ongles ne peuvent trouver prise, et qui, en se débattant, menace à tout moment de vous précipiter à la mer; si ces conscrits que nous savons habiles, après quelques mois d'exercice ou de campagne, à gravir une brèche ou à remporter une redoute, avaient aussi bien pu se faire le pied et le cœur marins; s'ils n'eussent, au contraire, constamment témoigné une répugnance extrême, et que

(1) Nous devons à la grande obligeance de notre confrère et ami, M. Antoine Redier, directeur de la *Revue Française* de Paris, la publication, dans nos colonnes, de cette belle conférence. Nous l'en remercions ici, bien cordialement.

rien n'a pu vaincre encore, pour une profession en dehors de toutes leurs habitudes, l'espoir qu'on avait conçu de trouver en eux les éléments d'un développement presque illimité de notre puissance navale n'eût été ni trop vaste ni trop ambitieux. »

Au tour classique, à la magnifique cadence des périodes, on reconnaît l'illustre amiral et très grand historien Jurien de la Gravière. Le passage est tiré des *Guerres maritimes sous la République et l'Empire*, et ce saisissant raccourci nous dit les qualités qu'on exigeait des équipages de la marine à voiles.

« Les seuls hommes, dit plus loin l'amiral, dont le mauvais temps n'altérait ni la gaieté ni l'ardeur, étaient les matelots de naissance, élevés à la mer, habitués dès l'enfance à en défier toutes les intempéries. »

Vérité éternelle. Celui qui a commencé de bonne heure à, dans n'importe quel métier, un avantage sur les autres, mais l'ancien pêcheur, très à son aise sur les vaisseaux d'autrefois, est aujourd'hui bien dépaycé à bord des cuirassés et des sous-marins. Le métier de la mer est resté quelque chose de très exceptionnel et de très rude. Il exige toujours, à chaque instant, le mépris du danger et l'habitude de le braver, mais le danger est autre. Ou, mieux, d'autres dangers s'ajoutent à ceux, éternels, de la navigation. S'il était autrefois difficile d'improviser un marin, c'est devenu impossible aujourd'hui.

Il n'est plus question du mât qui plie et tremble et de la voile qui menace de vous précipiter à la mer. Mais il s'agissait hier, il s'agira peut-être demain d'aller, par une nuit froide et sombre, la pluie et le vent au visage, sur des torpilleurs lancés à 40 nœuds, assaillir des cuirassés hérissés de canons et de projecteurs; d'aller, dans les mers furieuses, sur des chalutiers microscopiques, râcler au fond de l'eau les mines invisibles pour frayer la route aux bateaux de commerce et aux grands bâtiments de combat, de mener enfin, à bord des sous-marins, une existence dont on peut dire qu'en paix ou en guerre les risques sont pareils. Tel est le métier des marins d'aujourd'hui.

Je crois bien les connaître. Avant de prendre la plume pour conter leurs gestes, j'ai, trente années durant, vécu au milieu d'eux. Au nom de ces trente années, j'affirme qu'ils valent et sont vêtus dépassant les marins d'autrefois.

Des romanciers maritimes, et non des moindres, ont affirmé et affirmé encore quelquefois que seules les longues traversées des voiliers pouvaient donner le goût et le sens de la mer, que la T. S. F., les turbines et les paquebots de 200 mètres ne vous laissent pas le temps d'oublier la couleur et l'odeur du rivage.

« Les voyages sont si rapides, ai-je lu quelque part, qu'il n'y a plus moyen de s'habituer à la sensation de n'être plus sur terre, qu'en un mot, il est aujourd'hui impossible de devenir marin. »

C'est tout simplement de la littérature. Voici maintenant des faits. Au début de la guerre, toute l'armée navale française : seize cuirassés, douze croiseurs-cuirassés et une nuée de torpilleurs d'escadre, ont fait, devant l'entrée de l'Adriatique, un blocus de dix mois, durant lequel les bateaux accomplissaient des randonnées de cinquante jours sans s'arrêter autrement que pour charbonner, de temps en temps, en pleine mer, le long de cargos accostés. Le contre-torpilleur *Massue*, que j'ai eu l'honneur de commander, est une fois resté à la mer cent jours d'affilée, sans rentrer au mouillage. Je pense que mes marins avaient dû, dès le temps de paix, s'habituer à la sensation de n'être plus sur terre, car pas un d'entre eux ne s'est étonné de la longueur de ces croisières, pendant lesquelles, le doigt toujours sur la détente, nous avons attendu la flotte autrichienne qui n'a jamais osé sortir de ses ports.

* * *

J'ad mire davantage les poilus de la Grande Guerre que les grognards de la Grande-Armée et je pense que les marins de 1914 ont vécu des heures plus dures que ceux de Jean Bart, de Suffren et de Nelson. Les hommes aux prises avec les canons monstres, les torpilles, les mines et les bombes d'avions excitent en moi une admiration plus grande que leurs ancêtres allant serrer les voiles de perroquet dans la tempête.

La tempête est chose tout aussi effrayante qu'autrefois. Rappelez-vous *Typhon*, de Joseph Conrad, si magistralement traduit par André Gide. Et, pour comprendre ce qu'est le marin des navires d'acier, relisez ce que le grand Kipling a écrit à propos du mécanicien :

« Il va des bonnes machines luisantes et accessibles aux machines vicieuses qui ont à leur actif une longue liste de méfaits diaboliques, aux machines menteuses qui sont incapables de faire leur besogne, aux engins perfides qui ont de mystérieuses faiblesses à vous faire mourir de chagrin, à des mécaniques neuves qui n'ont subi aucun essai, qui sortent des mains des constructeurs, à des chaudières qui ne produisent pas de vapeur, à des valves de réduction qui ne réduisent rien, à des machines auxiliaires pour distillation ou éclairage qui donnent souvent plus de mal que la machine principale. Il doit changer de méthode en passant de l'une à l'autre, se mêler à leur âme, les flatter, menacer, ajuster, caresser, retenir, risquer, recourir à l'audace s'il en est besoin. Derrière lui, il y a son honneur et sa réputation, l'honneur et les impérieuses exigences du navire, car, dans la marine, on n'admet pas d'excuses. »

Kipling a raison. L'excuse ne se peut admettre. Le salut du bâtiment dépend souvent du geste du mécanicien ou du chauffeur lorsque la tempête fait rage, lorsqu'à bord des torpilleurs les roulis sont tels que, par instants, le plancher se fait muraille et la muraille plancher; quand les grands coups de tangage font, à chaque lame, émerger les hélices qui, dans leur rotation frénétique, bondissent de 250 à 2.000 tours quand la résistance de l'eau cesse de les modérer. Une seconde de retard dans la manœuvre d'étranglement de la vapeur et les arbres de couche casseraient comme branches mortes. Cette manœuvre, et vingt autres pareilles qui ne souffrent ni erreur ni hésitation, il faut les exécuter au rythme de la houle qui, plus de trois cents fois par heure, culbute le bâtiment.

Pour conduire ces machines, plus n'est besoin d'hommes ayant, depuis leur enfance, vécu sur mer. Certes, ils nous sont encore précieux et leur accoutumance les rend particulièrement aptes à supporter la vie dure à bord des torpilleurs et des sous-marins. Ce sont des gabiers et des timoniers supérieurs et ces deux professions étaient les plus importantes au temps de la marine à voiles, mais ce qu'il nous faut surtout aujourd'hui, ce sont des mécaniciens, des électriciens, des radio-télégraphistes, en un mot des techniciens que nous trouvons dans la France entière, sur le littoral comme dans les régions du centre. L'admirable faculté d'adaptation de la race et le contact avec la mer en fait rapidement des marins.

* * *

Des marins... Des hommes dont l'âme est demeurée la même malgré les étonnants changements du matériel. Mais leur silhouette a bien changé. Au début de ma carrière, le matelot offrait encore, souvent aux regards, avec une tenue quelque peu débraillée, une face dissymétrique et gonflée, tantôt tribord tantôt bâbord, par une chique volumineuse que l'on retrouvait dans leur bonnet aux instants où leur figure reprenait son aspect normal. Ils étaient fiers des pittoresques tatouages qui ornaient leurs biceps et leurs pectoraux, fiers de leur peau tannée, culottée, boucanée, qui rendrait aujourd'hui jalouses les personnes qui, suivant la mode, vont se faire rôtir l'épiderme sur les plages, pendant les mois d'été.

Les tatouages et le hâle de nos matelots sont allés rejoindre la chique au dépôt des traditions périmées. Le marin actuel, correct et soigné, montre plus souvent une figure pâle par l'existence de taupé qu'il mène sur les navires d'acier, existence qui risquerait d'affaiblir les corps si elle ne se passait sur la mer, source éternelle de jeunesse et de santé.

Il est heureux que la mer soit une telle source de Jouvence, car le navire de guerre est un milieu d'habitat bizarre, anormal. C'est une usine dans laquelle l'ouvrier est logé. Encore les usines ont-elles des murailles en pierre ou en béton, des planchers de terre, de bois ou de carrelage, tandis qu'à bord, les murs, les parquets, les plafonds, tout est en acier.

Dans notre usine navigante, toutes les circonstances paraissent réunies pour faire supporter au corps humain les pires secousses. Pendant les heures de quart, les gens des fonds respirent tout ce qui émane des foyers des chaudières, et des innombrables machines en action. Ajoutez à cela les vapeurs d'essence ou de pétrole lourd, les substances volatiles dégagées par les approvisionnements de toute nature, l'éther des soutes à poudre, tout cet ensemble étant, bien entendu, saturé d'humidité.

Pour la température, les conditions sont aussi étranges. La moitié du navire est plongée dans la mer, mauvaise conductrice de la chaleur, énorme couche isolante qui tend à maintenir à peu près constante la température de la partie immergée. Et cette

partie est justement celle où sont entassés tous les appareils, machines et chaufferies qui dégagent de la chaleur, appareils qu'on ne saurait placer dans les hauts, exposés aux obus ennemis. On éprouve naturellement une hâte légitime à quitter ces enclos surchauffés pour remonter dans les batteries hautes percées de hublots et d'écoutilles. Ne nous pressons pas trop, car la transition offre un certain danger pour qui n'y est pas accoutumé. Là, les parois d'acier, excellentes conductrices de la chaleur, jouent un rôle néfaste, malgré toutes les peintures au liège et tous les lambrissages possibles. Du côté où le soleil frappe la coque, c'est le Soudan; de l'autre, c'est la Sibérie. Il n'est pas rare de trouver au même étage, en été, une différence de huit degrés entre le bord ensoleillé et le bord exposé à l'ombre. En hiver, cette différence atteint seize degrés parfois.

En rade, on atténue de son mieux cet inconvénient en établissant des tentes au-dessus des ponts et des rideaux de carène devant la muraille, mais à la mer, on ne saurait y songer.

* * *

Malgré ces petites misères, ne vous hâtez pas de nous plaindre. En dépit de ces douches écossaises thermiques, je n'hésite pas à dire que notre santé est meilleure que la vôtre. A côté du mal, nous trouvons le suprême remède : la mer, magnifique réservoir d'air pur et d'émanations iodées. Voici une autre preuve de cette affirmation.

Je vous ai dit tout à l'heure le métier qu'a fait notre armée navale au début de la guerre. En outre, à partir du moment où la lutte sous-marine a battu son plein, et où nos grands bâtiments ont été pratiquement immobilisés, les petits navires : torpilleurs, avisos, chalutiers, vedettes, ennemis naturels du sous-marin, ont tenu la mer avec plus d'assiduité encore qu'au début du conflit.

Eh bien, sur les grands comme sur les petits bateaux, on a constaté que la santé des hommes était incomparablement meilleure qu'en temps de paix. Blessures de guerre et accidents mis à part, le pourcentage des malades était insignifiant et devenait pratiquement nul dès qu'on était au large depuis huit ou dix jours. D'ailleurs, les maladies reparaissaient dès qu'on reprenait avec la terre ferme un contact un peu prolongé. Combien de fois, sur la *Massue*, ai-je vu les rhumes, les gripes et toute la séquelle des maux du même genre disparaître dès qu'on avait sérieusement le nez dans l'embrun ?

Evidemment, ce régime ne sied pas à tout le monde. Une sélection se produit. Faibles et imaptés renâclent vite et retournent au sol qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Mais ceux qui tiennent, tiennent dur et deviennent cuirassés comme leurs bateaux.

* * *

Continuons à regarder le marin vivre dans l'atmosphère qui le baigne. Elle a, pour nous, une importance que seuls les aviateurs lui reconnaissent au même degré. Le ciel gris, la pluie, la neige, le vent, la houle, la nuit sombre, la lune absente ou voilée font surgir pour nous des difficultés sans nombre. La vapeur n'a pas vaincu les éléments.

J'ai dit, dans un de mes livres, *Ceux du Blocus*, comment, en décembre 1914, un caprice de la mer du Nord a fait manquer, en vingt-quatre heures, cinq batailles entre les flottes britannique et allemande. Sans les grains de pluies et les bancs de brume de ce jour-là, le sort de la guerre eût peut-être été changé.

Une autre atmosphère enveloppe le marin : l'atmosphère du bâtiment. Pour lui, elle a plus d'importance que pour quiconque, car il ne peut y échapper. Toujours l'usine habitée. Atmosphère plus ou moins agréable selon les hommes et les circonstances de la navigation. Le baromètre moral monte ou baisse comme l'anéroïde et souvent en même temps. Cette ambiance spéciale et la nécessité de s'y adapter font que les marins n'attribuent guère aux événements du dehors que leur importance réelle. Ils acquiescent ainsi une égalité d'humeur et une tendance à ne pas s'émouvoir sans raison sérieuse qui trouveraient souvent, à terre, leur application.

Une telle philosophie ne s'obtient pas tout de suite et l'accoutumance est parfois longue à venir. Souvent une sélection morale s'opère, analogue à la sélection physique dont j'ai parlé. Mais ici, il ne saurait être question de cuirassement. Plus privé que les

autres hommes de sa famille et de son foyer, le marin les retrouve avec une joie que vous pouvez concevoir. Ceux qui ne peuvent supporter d'en rester éloignés longtemps sont les victimes de la sélection. La marine n'a que faire des nostalgiques et des rêveurs. Elle veut des gens de cœur solide et d'esprit précis. Elle est donc largement ouverte à la jeunesse positive d'aujourd'hui.

* * *

Passons maintenant aux hommes, puisque nous connaissons le milieu qui est le leur. Et commençons par le haut de l'échelle, par les amiraux.

Lors des premiers communiqués sur la bataille du Jutland, une explosion de critique amère a soulevé la presse et le peuple anglais. Critique injustifiée, on le sait aujourd'hui. L'opinion publique s'était trompée lourdement. Les marins, tous les marins, se sont montrés plus indulgents. Ils savaient que les amiraux anglais connaissent leur métier. Ils savaient aussi combien la tâche des grands chefs navals est délicate.

Délicate, elle l'est infiniment, et infiniment plus difficile que celle qui incombe aux chefs d'armée.

Les conditions de la guerre terrestre sont en effet, telles que les chefs militaires dirigent la bataille de leur poste de commandement, loin de la ligne de feu et reliés à cette ligne par tous les moyens d'information et de transmission nécessaires. Il est heureux, logique, indispensable qu'il en soit ainsi. Dans le calme et le silence, penchés sur leurs cartes, ils étudient la situation, réfléchissent et donnent leurs ordres. Leur responsabilité est écrasante, mais aucune émotion physique ne réagit sur leur raisonnement. Ils ne voient ni les régiments décimés ou anéantis, ni les hommes à bout de forces. Ce n'est souvent que longtemps après la bataille qu'ils apprennent de quel prix en vies humaines la victoire ou l'échec a été acheté. Je le répète : il faut qu'il en soit ainsi, et il serait à souhaiter que les amiraux pussent, eux aussi, commander leurs escadres du fond d'un bureau.

C'est impossible. Sur mer, les événements se succèdent avec une effrayante rapidité. Il ne suffit pas que le chef soit tenu au courant de ce qui se passe. Il faut que ses deux yeux voient le combat. Avec des lignes lancées à 20 ou 25 nœuds sur la plaine infinie et sans obstacles qu'est la mer, toute hésitation amène un retard dont l'ennemi profite, toute erreur de jugement risque d'entraîner la défaite, aucune fausse manœuvre ne se peut rattraper.

Or, l'homme qui doit voir, et décider dans la minute où il a vu, est celui qui conduit les navires dans la fournaise. Sur son pavillon, arboré au grand-mât, s'acharne toute la concentration des feux de l'ennemi avide de décapiter l'adversaire.

Quand j'aurai ajouté que, pour ce chef qui voit, toutes les pertes prennent, sur le champ, leur signification terrible, qu'un grand bâtiment coulé dans une ligne équivaut à un corps d'armée soudain anéanti, qu'au Jutland l'amiral Beatty a vu, en un temps très bref, disparaître ses trois plus beaux croiseurs de bataille, chacun d'eux volatilisé en trois secondes, vous conviendrez sans doute avec moi que les amiraux ont un métier difficile et que les critiques devraient réfléchir avant de blâmer et peut-être même admirer parfois.

* * *

Quittons les hauteurs constellées et passons des escadres au navire isolé.

A bord des navires, il y a deux entités : le commandant et, en face de lui, les autres, tous les autres : officiers, officiers-marins et marins. L'ensemble des premiers-maîtres, maîtres et seconds-maîtres que nous appelons officiers-marins, que l'armée nomme sous-officiers et qui portait autrefois, dans la marine, le nom bien plus justifié de petit état-major, est formé de tous ces braves qui, entrés au service comme simples matelots, constituent une des armatures solides du bâtiment. Ce sont des humbles dont un geste peut quelquefois gagner la bataille. Dans mon livre, *Sur les Bancs de Flandre*, j'ai dit comment, dans un combat contre un grand torpilleur allemand, le vieux second-maître Marhic lança au bon moment la torpille qui coula l'ennemi. Et j'ajoutais :

« La marine française compte des milliers de gradés, simples, obscurs et usés par le travail. On les trouve, le jour de la bataille, soudain rajeunis. Cette élite s'appelle *la maistrance*; elle est la

clef de voûte de notre édifice naval. Pour elle, la marine emploie la formule « zèle, honneur et fidélité » qu'elle inscrit, comme adieu, sur le livret des gradés, lorsque, après vingt-cinq ans de service, elle les renvoie chez eux avec une retraite de misère toujours et la médaille militaire quelquefois. »

Allons voir maintenant l'officier, sur la passerelle, en pleine navigation d'hiver.

Une division de croiseurs fait route. Nuit sombre, mauvais temps, vent debout, mer démontée, thermomètre quelque part sous zéro. Des grains de neige s'abattent sur la passerelle. Les veilleurs n'y voient pas à dix mètres. Nul ne songe à se réfugier derrière les abris vitrés, car on n'y verrait plus rien du tout et ce n'est vraiment pas le moment, l'escadre marchant à grande vitesse, tous feux masqués.

Debout depuis trois heures déjà, l'officier de quart est là, jambes brisées et pieds endoloris par les efforts qu'il faut faire pour garder l'équilibre, bras cassés par les cramponnements indispensables dans les grands coups de roulis. Sa figure est giflée par le vent et la neige. Ses yeux, où toute énergie est concentrée, sont brûlés de sel...

Il sait qu'un croiseur invisible est à 400 mètres sur son avant, un autre à 400 mètres sur l'arrière et que la ligne de file se prolonge encore par d'autres croiseurs. Malgré le vent, malgré les lames, bien que l'homme de barre arrive difficilement à empêcher le bateau d'embarber par trop à droite et à gauche de la route, il faut maintenir à son poste la masse de 10,000 tonnes qui file 20 nœuds, — environ 10 mètres par seconde. Une erreur, un manque de coup d'œil ou de jugement et c'est la catastrophe : 800 hommes au fond, et 60 millions. Autour de l'officier, les veilleurs tentent de percer le voile impénétrable, les timoniers sont parés aux signaux, les électriciens prêts à allumer les projecteurs, le gabier de barre, les équipes de transmissions d'ordres sont attentifs, tendus vers le devoir. Tous agissent avec toute la précision des gestes qu'ils ont appris et toute l'exactitude dont est capable leur pensée. En bas comme en haut, dans les machines et les chaufferies, aux dynamos, l'attention ne faiblit pas un instant. Quelle légende que la réverie des quarts de nuit !

Et dans l'ombre, l'escadre fait route, correctement, comme en plein jour. Si l'on est près de la côte, l'officier prend avec le compas, tous les quarts d'heure, le relèvement des phares ou celui des sommets qu'il distingue confusément, puis porte le point sur la carte. Entre temps, il donne ses ordres pour la vie intérieure du bâtiment. Bref, il fait son quart.

Comment peut-il y arriver? Simplement parce qu'il l'a fait sans cesse et toute sa vie. Les périls qu'il côtoie ont pu l'étonner au début, mais pas longtemps. Et lorsqu'arrive l'heureux instant de la relève, quand toutes les indications utiles ont été transmises à « celui qui prend » par « celui qui quitte », ce dernier passe instantanément de l'attention la plus aiguë à la totale indifférence. Le bâtiment-amiral peut faire tous les signaux qu'il voudra, l'escadre peut s'engager, deux minutes plus tard, dans tel chenal sinistre comme le Pour ou le Raz de Sein que, dit-on, le marin ne franchit jamais sans peur ou sans malheur, l'officier qui descend du quart n'en a cure. Il sait qu'un autre a pris la suite, va faire le métier et le fera bien. La confiance méritée que tous, dans la marine, nous éprouvons envers tous les autres, est le secret de notre force.

D'ailleurs, le quart, à l'aspect si difficile, n'est qu'une infime partie du métier. Chaque grand service du bord : artillerie, torpilles, électricité, corps de débarquement, manœuvre et signaux, transmissions, etc... est dirigé par un officier qui, vis-à-vis du commandant, en est pleinement responsable, non seulement en ce qui regarde le fonctionnement des appareils, et vous savez qu'ils sont compliqués, mais aussi pour l'entraînement des hommes et même pour leur tenue.

Si bien que je vous demande, lorsque vous rencontrerez des officiers de marine, de leur épargner cette question qui les agace toujours un peu : « Que diable pouvez-vous bien faire à bord, quand vous n'êtes pas de quart ? » Vous voyez qu'ils ont de quoi s'occuper.

* * *

Sur cette passerelle que nous venons de quitter, le commandant passe, à la mer, toutes ses heures, tantôt debout près de l'officier de quart et tantôt invisible, retiré dans sa chambre de veille et toujours prêt à en sortir pour redresser une situation devenue

délicate et dont, en définitive, il est toujours responsable, même lorsqu'il n'a rien fait pour la compromettre.

Le commandant est l'homme du navire qui connaît le moindre repos. Son métier est le plus beau et le plus dur, et l'idéal de tout officier. Il a la joie de mener les hommes et de vaincre les éléments. Pour commander un grand navire, il faut avoir passé par bien des laminoirs, vu bien des manœuvres, frôlé bien des catastrophes, accumulé de l'expérience : un peu d'expérience théorique à la portée de presque tous, et beaucoup de cette solide expérience que le métier et la mer vous entonnent à coups d'embruns, de vents glacés et de nuits blanches. On est alors capable de prendre la tête de ce groupe complexe qu'est un équipage et de se faire obéir par cet être vivant et parfois si capricieux qu'est un navire. On pénètre ses qualités et ses défauts, — la perfection n'existe pas plus pour les bateaux que pour les hommes, — et on les traite de son mieux. C'est dans l'exercice de cette belle et grave responsabilité que le tempérament de chacun se révèle.

J'ai connu des chefs qui voyaient avant tout les côtés faibles de leur navire. Ils s'attachaient à y porter remède. De tels commandants n'ont jamais d'histoires, car leur expérience et leur tempérament les maintient dans la limite de ce qu'ils peuvent accomplir. D'autres, plus nombreux, discernent surtout les qualités de leur bâtiment et les développent. Ceux-là sont les meilleurs et les plus aimés. Ils vont au-devant des difficultés pour la joie de les vaincre ; ils risquent gaîment des manœuvres périlleuses et ont vite fait de convaincre leur équipage que leur navire est le meilleur de tous. Avec cet état d'esprit, on gagne les batailles. Tous les jeunes chefs que j'ai connus et bon nombre de commandants plus âgés en étaient animés.

* * *

Cette remarque m'amène à vous parler des camarades que j'ai vus, pendant la guerre, placés, dès l'aurore de leur carrière, en face de l'enviable responsabilité du commandement. Aux Dardanelles, au blocus d'Anatolie, à Salonique, au transport de l'armée serbe, aux patrouilles de la Méditerranée occidentale, en un mot partout où la *Massue* a été envoyée, j'ai rencontré nombre de jeunes commandants que j'avais connus, aux premiers jours de la tourmente, alors que j'étais à bord du *Courbet*. Tout frais sortis de l'École navale qui avait brusquement fermé ses portes en août 1914, ils étaient arrivés à bord du cuirassé avec le col bleu du simple matelot. Je les retrouvais, en 1917 ou 1918, arborant leur premier galon et commandant des vedettes ou des chalutiers de patrouille ou de dragage des mines. En dépit de l'exiguïté de leurs barques, sur la face de tous ces jeunes gaillards resplendissait toute la gloire de l'univers. Il n'eût point fallu insinuer que les sous-marins ennemis redoutaient peut-être davantage mon torpilleur de 400 tonnes que leurs petits navires. Je m'en gardais bien et, comme moi, s'en gardaient les capitaines de vaisseau de cinquante ans, commandants des dreadnoughts, lesquels, s'adressant à ces enfants, ne manquaient jamais de les appeler « Commandant » ou « Mon cher Commandant », voulant ainsi rappeler que, dans la marine, tous ceux qui ont l'honneur de commander sont, n'importe leur âge, leur grade et la taille de leur navire, moralement des égaux.

Ils méritaient l'hommage touchant de ces cheveux gris. Car c'était merveille de les voir sur leurs passerelles minuscules, entourés de cent engins compliqués du dragage des mines, sur des chalutiers dont l'équipage était aux trois-quarts composé de vieux pêcheurs réservistes, dont ces jeunes chefs forçaient l'admiration dans les coups durs, par leur belle ardeur à mourir. Ne les imaginez pas, je vous prie, minces, élégants, rasés de près, montrant le masque tragique et le regard lointain des héros de cinéma.

Mais, à les voir à la mer, enveloppés de cirés trempés, coiffés de strouits blancs de sel, à voir leurs yeux jeunes regarder bien droit, on sentait que c'étaient de très braves petits gars exactement prêts à tout.

* * *

Je revois encore l'un d'entre eux, vingt ans tout juste et même pas commandant titulaire, mais simplement envoyé en corvée sur un petit remorqueur qui servait de concierge à la porte de la ligne de filets qui défendait l'accès de Moudros aux sous-marins. La rade de Moudros, dans l'île Lemnos, servait de base navale à l'expédition des Dardanelles et on n'y trouvait jamais moins de 200 bateaux au mouillage.

C'était un jour de février, par un temps de chien. A la nuit tombante, les gens du remorqueur aperçoivent en même temps les fumées d'un convoi de troupes qui cingle vers la rade et une mine en dérive, laquelle, amarrage rompu, est venue en surface et batifole parmi les lames, en plein dans le chenal que va suivre le convoi une heure plus tard.

Les mines sont l'affaire des dragueurs. Mais les dragueurs, leur journée faite, sont rentrés au mouillage après avoir gratté jusqu'à l'os le chenal en question sans y rien trouver, car l'engin n'y était pas encore. On n'a pas le temps de les prévenir... Naturellement, on essaie de couler la mine avec le 47 du remorqueur et tous les fusils qu'on peut trouver. Rien à faire. Sur la houle courte et creuse, la sacrée marmite cornue soubresaute en saccades dix fois plus violentes que celles de l'œuf d'un tir forain sur son jet d'eau. Que faire? Aller au devant du convoi et le prévenir? Inutile. Il fera nuit avant qu'on l'atteigne et même si les transports arrivent à comprendre les signaux, il leur sera impossible d'éviter la mine dans le noir. Impossible aussi de laisser le convoi dehors pendant la nuit.

Alors, tranquillement, profitant des dernières lueurs du crépuscule, notre enseigne fait stopper le remorqueur à quelque trente mètres au vent de la mine qui continue sa danse macabre sur les rouleaux d'écume. Puis il se déshabille, s'inonde le corps d'huile de machine, car l'eau de février est glacée, même à Moudros, et se jette à la mer, emmenant l'extrémité d'un filin léger et souple qu'on lui file doucement du remorqueur. L'équipage est persuadé que l'officier est fou. Arrivé à la mine qui agit devant lui ses redoutables antennes dont une seule, simplement frôlée, ferait sauter 200 kilos d'explosifs, l'enseigne amarre sa ficelle et regagne le remorqueur qui s'est déhâlé sous le vent de l'engin et qui remorque la grosse boule mortelle sur les petits fonds, hors du chenal, tandis que l'officier, claquant des dents, se roule dans des couvertures brûlantes en avalant un grog chaud. Le convoi est sauvé.

Notez qu'avant de plonger l'officier avait donné l'ordre suivant : — Prenez les ceintures de sauvetage, car si je suis assez maladroit pour toucher une antenne, il ne restera pas grand'chose de votre bateau.

Et comme les hommes lui offraient, à lui aussi, une ceinture, il avait ajouté :

— Que diable voulez-vous que je fasse de ça si la marmite me saute à la figure?

Je n'en finirais pas si j'entamais le récit de ce qu'ont accompli nos enseignes et lieutenants de vaisseau commandants de patrouilleurs. Toute la lutte sous-marine n'a été, attaque et défense, qu'une guerre de petits navires et de jeunes commandants.

* * *

Les chefs plus âgés, les capitaines de vaisseau d'alors ont rongé leur frein. Dès le printemps de 1915, nos escadres avaient perdu tout espoir de se battre contre la flotte autrichienne. Mouillées derrière des filets à Argostoli d'abord, puis à Corfou, elles ont attendu en vain. Ce n'est qu'aux Dardanelles que nos grands navires de combat ont connu la vraie bataille. Partout ailleurs, nos cuirassés et nos croiseurs n'ont rencontré que des périscopeurs ou des sillages de torpilles qui manquaient ou frappaient. Les commandants dont les navires ont été mortellement atteints ont montré que n'était pas morte la race des marins d'autrefois, des marins qui ne consentaient pas à survivre à leur bâtiment.

Ce fut, aux Dardanelles, Rageot de la Touche, commandant le *Bouvet*. Dans le dur combat du 18 mars 1915 qui coïta aux assaillants deux cuirassés anglais et un français, le *Bouvet*, déjà gravement atteint par des obus des batteries, heurte une mine et coule en moins d'une minute. Rageot de la Touche, resté dans son blockhaus avec le second-maître fourrier des transmissions, oblige ce dernier à se sauver, ne fait aucun geste pour le suivre et s'engloutit avec son bâtiment.

Ce fut, au large de la Sardaigne, le capitaine de vaisseau Delage, commandant du *Danton*, ancien chef du 1^{er} régiment de fusiliers marins à Dixmude. Dans l'après-midi du 19 mars 1917, le *Danton*, torpillé à mort, coule en vingt minutes. Trois cents disparus sur 1,100 hommes. Sur sa passerelle, Delage donne ses ordres jusqu'à la dernière seconde et les termine par ces mots adressés à l'officier de manœuvre resté seul avec lui : « Partez, mon ami ; moi, je reste ! »

Ce fut aussi le capitaine de frégate Vesco, commandant la *Provence II*, paquebot de 20,000 tonnes de la Transatlantique,

mobilisé comme croiseur auxiliaire. Transportant des troupes de Toulon à Salonique, il reçoit, en pleine Méditerranée et loin de toute côte, une torpille mortelle. De sa passerelle, Vesco manœuvre lui-même les commandes hydrauliques des portes étanches, puis, 17 minutes durant, il donne ses instructions à tous avec un sang-froid imperturbable. A la dernière seconde, il est toujours à son poste et suit son navire dans le gouffre.

Sur sa passerelle, il n'est pas seul à la seconde suprême. Tous les officiers de marine présents à bord comme simples passagers l'y ont rejoint et se sont mis à ses ordres. Et, comme lui, ils restent là. Il y a le capitaine de vaisseau Réveille, qui rallie Salonique pour prendre le commandement du *Bruix*; il y a le capitaine de frégate Biffaud, et d'autres encore. Et, écoutez bien; autour de ce drapeau vivant qu'est Vesco, il y a aussi tous les officiers supérieurs de l'armée présents à bord comme passagers, notamment les lieutenants-colonels Duhalde, commandant le 3^e régiment colonial, Thomassin, commandant le 176^e d'infanterie. Les autres dirigent l'évacuation de leurs soldats. Périr ainsi avec le navire qui les porte n'est certes pas le métier de nos frères de l'armée. Ils restent là pourtant et sont tous engloutis. Seul le commandant Biffaud survit au terrible remous.

Je voudrais avoir le temps de vous dire en détails comment ont péri ce *Bouvet*, ce *Danton* et cette *Provence II*. Les noms de leurs commandants sont actuellement portés par les torpilleurs français *Rageot de la Touche*, *Delage* et *Vesco* et le sous-marin *Victor-Réveille* commémore l'héroïque passager. D'autres navires de notre flotte rappellent le souvenir de serviteurs plus humbles de ces mêmes bâtiments, subalternes dignes de leurs chefs. Le sous-marin *Jean-Auric* nous dit que le second du *Bouvet* a péri dans l'entrepont du cuirassé en luttant jusqu'à la dernière seconde contre l'eau qui montait. Grâce au torpilleur *Pierre-Durand*, nous n'oublierions pas que le second-maître Pierre Durand, pointeur de la tourelle arrière du *Bouvet*, a préféré mourir que de quitter sa pièce sans avoir reçu un ordre d'évacuation que personne n'a eu le temps de lui donner. L'équipage du sous-marin *Léon-Mignot* sait que l'ingénieur-mécanicien en chef Mignot est resté à son poste, dans les machines du *Danton*, jusqu'à l'engloutissement du cuirassé.

Enfin, le nom de *Roland-Morillot*, donné à un sous-marin nous rappelle que le commandant du sous-marin *Monge* a volontairement coulé avec son navire, après avoir assuré le salut de ses hommes.

* * *

Héroïsme inutile, dit-on parfois. Et l'on ajoute : « Ces chefs-là ont montré une valeur telle qu'il eût mieux valu pour leur pays qu'ils eussent consenti à vivre ». Il n'y a pas d'héroïsme inutile. Plus que le défaitisme, l'abnégation est contagieuse. Et puis, le devoir est là qui ordonne au chef de quitter son bateau le dernier. Or, songez-y, un naufrage est un événement brutal, rapide, parfois presque instantané, qui souvent se déroule dans les ténèbres et souvent par mer déchainée. Pendant que le navire agonise, tandis que les canots, si on a eu le temps de les mettre à la mer, s'écartent de lui pour éviter le terrible remous final, tandis qu'autour du bord des hommes se sauvent à la nage ou se cramponnent à des épaves qui flottent, comment voulez-vous qu'on puisse faire l'appel des survivants et s'assurer que les 800 hommes d'un croiseur ou les 1,200 d'un cuirassé sont tous sauvés? Ceux qui manquent, sont-ils morts, engloutis déjà, ou sont-ils restés à bord murés dans quelque compartiment dont l'explosion d'un obus ou l'éclatement d'une torpille a faussé la porte?

Chaque fois que l'appel a été possible; chaque fois qu'on a eu le temps de s'assurer que les soutes les plus lointaines étaient évacuées, soyez certains qu'on n'y a pas manqué. Lorsque la Providence accorde un tel sursis au navire, il laisse aussi aux officiers le temps d'obliger leur commandant, parfois presque par la force, à se sauver avec eux. J'en ai donné un exemple dans *Ceux du Blocus*, en contant la fin du *Châteaurenault*. Mais presque toujours, neuf fois sur dix, le chef ne peut être certain qu'en quittant son navire, il ne laisse pas quelqu'un derrière lui. Cette incertitude et son devoir lui dictent sa conduite. Il doit périr et cette obligation est la plus belle prérogative et l'honneur du commandement.

* * *

Tels sont les hommes de cette marine dont on n'a trop souvent laissé connaître les catastrophes.

Cette funeste coutume a failli laisser ignorer notre travail de guerre tenace et obscur, grâce à quoi sont restées ouvertes, malgré la formidable agression sous-marine, les voies du ravitaillement des armées et des peuples qui se sont battus pour la liberté du monde. Aujourd'hui, on nous connaît mieux et l'on sait que les cent-quatorze navires de guerre français qui, de 1914 à 1918, ont coulé, pavillon hant, n'ont pas péri en vain.

* * *

Je vais, en terminant, et pour vous montrer nos hommes à l'œuvre, vous dire la fin d'un de ces cent quatorze bâtiments.

C'est en 1915. Depuis neuf mois la flotte française bloque l'Adriatique. Le mois d'avril venu, il faut renforcer la surveillance et resserrer le blocus. Les opérations en cours aux Dardanelles sont d'une telle importance qu'on doit, à tout prix, éviter que la flotte autrichienne ne puisse s'échapper de ses ports pour rejoindre l'escadre turco-allemande de Constantinople.

Nos cuirassés, en position d'attente, croisent, dans la mer Ionienne, à la hauteur de Navarin. Nos croiseurs cuirassés sont en avant-garde au canal d'Otrante.

Dans la nuit du 27 au 28 avril, ils sont quatre en faction entre le cap Santa-Maria di Leuco, talon de la botte italienne, et la côte d'Épire. Echelonnés d'est en ouest, on trouve le *Victor-Hugo*, le *Jules-Ferry*, le *Waldeck-Rousseau* et enfin, dans le secteur qui s'appuie à la côte italienne, le *Léon-Gambetta*, qui porte le pavillon du contre-amiral Sadié, commandant l'escadre des croiseurs.

Cette nuit de printemps adriatique est purement idéale. Mer plate. Atmosphère légère et diaphane qu'illumine un clair de lune merveilleux. Hors de vue les uns des autres, nos croiseurs, grande ombre allongées, se traînent sur l'eau à 6 nœuds. C'est un glissement silencieux et lent, trop lent peut-être dans ces eaux dangereuses. Mais il faut économiser le charbon. D'ailleurs, les sous-marins n'ont encore jamais attaqué pendant les heures nocturnes. Et puis nos bateaux ont fait ce métier depuis des semaines sans écoper.

Le *Léon-Gambetta* est en route au nord-est. Par bâbord, on aperçoit comme une grosse étoile, légèrement au-dessus de l'horizon le phare italien de Leuca. Tout est calme. Sur les 800 hommes d'équipage, 400 sont couchés. Les autres, les 400 hommes de bordée de quart, sont aux postes de veille, canons prêts à faire feu. Cent paires d'yeux scrutent la nuit.

* * *

A minuit 40, une torpille frappe le croiseur à bâbord de quart. Puis, aussitôt, une autre. Trois compartiments de la cale, crévés se remplissent en un clin d'œil et le croiseur commence de couler sur le flanc. Dix minutes plus tard, il a disparu.

Nous allons vivre ensemble ces dix minutes.

Dès la première torpille, le commandant, capitaine de vaisseau André, a rejoint, sur la passerelle, le lieutenant de vaisseau l'enseigne de quart. Le premier geste est de chercher l'ennemi. Rien en vue sur la grande étendue argentée et calme. André téléphone aux machines de stopper et de redresser le bateau en remplissant des compartiments à tribord. Pas de réponse, le téléphone est coupé. Mais voici l'amiral Sénès, en vêtement de nuit. Le lieutenant de vaisseau Chédeville, un de ses aides-de-camp, le suit.

— Dites à la T. S. F. de lancer le S. O. S., ordonne le chef.

— Pas moyen, répond le lieutenant de vaisseau Fay, aide-camp de service, l'antenne s'est abattue sur le pont et les dynamos sont stoppées. Le bateau n'a plus d'électricité.

Ainsi tout l'intérieur du grand navire, dont la bande atteinte déjà 20 degrés, est plongé dans les ténèbres. Dans les batteries, les entreponts, les machines, les chaufferies et les cales, les hommes, éveillés par les secousses formidables, cherchent, dans le noir, le chemin qui les mènera sur le pont qu'éclaire la lune. Ils se cognent aux hamacs restés accrochés. Ils trébuchent dans tous les objets que les chocs ont décrochés et qui glissent le long de la penne. Désorientés, se heurtant les uns aux autres, on entend d'un côté crier : « De la lumière! De la lumière! » Vont-ils périr bloqués dans la prison d'acier?

Non. Écoutez. Des voix jeunes les appellent, les rallient et, de l'obscurité, jaillit l'éclair des lampes électriques de poches.

sont les officiers, les tout jeunes, les « moins de vingt-cinq ans ». Jetés hors de leurs couchettes par les chocs, ils ont entendu les appels.

Voici l'enseigne Lefèvre, fils d'amiral, vingt-trois ans tout juste. « Par ici, les gars, par ici! », commande-t-il en éclairant l'échelle arrière. Voici Seren, du même âge : « Du calme, mes enfants, ce n'est rien, je vais chercher ma lampe dans ma chambre et je reviens ». L'enseigne Amet, fils d'amiral lui aussi, un enfant de vingt ans, n'est pas encore là, mais c'est parce qu'il est descendu tout au fond, dans le deuxième entrepont, au compartiment de la barre de secours où huit hommes et un second-maître sont bloqués dans le noir. Il les ramène, puis gagne la batterie, sa lampe à la main.

Le grand croiseur continue sa culbute. Il est condamné.

— A la mer les canots, ordonne le commandant André, et faites du silence partout.

La lune éclaire maintenant une foule d'ombres silencieuses qui, de toutes leurs forces, travaillent à mettre les canots à la mer. Entreprise impossible. Le bateau est déjà trop incliné. Et puis, sur les navires de guerre, les canots ne sont pas, comme sur les paquebots, suspendus au-dessus de l'eau à des potences qui sont les bossoirs et dont il suffit de mollir les filins pour que les embarcations descendent. Chez nous, afin de dégager le champ de tir des pièces, dès que le navire prend la mer, les canots sont posés sur le pont et leurs bossoirs sont dématés et rabattus. Même quand le bateau est bien droit, il faut alors plus de trois-quarts d'heure pour remettre les canots aux postes de rade, parés à descendre. Or, déjà la bande du *Gambetta* dépasse 30 degrés. Rien à faire...

Rien que nager... ou mourir. Personne n'a de ceinture de sauvetage. Nul engin de ce genre n'existe en avril 1915 à bord des croiseurs français. Les Anglais ont des collets pneumatiques qu'on peut gonfler et qui, aux Dardanelles, ont sauvé bien des vies. Chez nous, on vient tout juste de les adopter et les premiers arrivés à Malte ont été distribués aux bâtiments les plus exposés : torpilleurs et sous-marins.

Vite, on jette à l'eau les planches, mâts d'embarcations, avirons, caillebotis, cages à poules, tout ce qui aidera à flotter les malheureux qui ne savent pas nager. Des gens s'acharnent à la besogne impossible des canots et les catastrophes se succèdent. Au moment où la bande atteint 35 degrés, la grande chaloupe de 12 mètres et 6,000 kilos saute d'elle-même hors de ses chantiers, dévale la pente et se brise contre une cheminée en écrasant vingt hommes. Une vedette à vapeur roule sur un panneau, y laisse sa chaudière et s'effondre en miette contre une tourelle, après avoir tué tous ceux qu'elle a rencontrés dans sa glissade.

* * *

Maintenant, à bâbord, le niveau de l'eau arrive au pont supérieur qui domine normalement la mer de 8 mètres. C'est la fin.

— Allons, mes enfants, tâchez de vous sauver! commande André.

— Vive la France! répondent les officiers, réunis sur la passerelle autour de leur commandant. Et, sur le pont, les matelots crient trois fois : « Vive la France! »

Maintenant que l'ordre est donné, quelques hommes sautent à la mer. Deux baleinières qu'on essaie d'amener s'écrasent sur la coque et chavirent. Le canot 2 culbute par-dessus une rambarde et, par miracle, tombe à la mer vertical et flotte. Un canot pour 800 naufragés, un canot qui peut en prendre 58...

Sur le pont arrière, le commissaire principal Deligny est assis, dans l'eau jusqu'à mi-jambe et fume la dernière cigarette du condamné. Des hommes le pressent d'embarquer dans le canot 2, tout proche. « J'ai toujours été heureux sur le *Gambetta*, répondit-il, on ne quitte pas ainsi un ami qui va mourir. » Un torpilleur français s'appelle aujourd'hui Deligny.

Sur la muraille de tribord, maintenant horizontale, des hommes sont debout. Le pont et la passerelle ont disparu. Resté sur cette dernière, le commandant André a été englouti.

Et doucement, tranquillement, le croiseur chavire, la quille en l'air, les trois hélices hors de l'eau. Sur l'épave renversée, un quartier-maître se tient comme s'il espérait que le bateau va continuer à flotter, la tête en bas...

Vous voyez que le commandant André a bien fait de mourir à son poste, puisqu'un homme est encore là lorsque le *Gambetta* part vers le fond et disparaît, l'avant le premier, presque sans remous.

* * *

Cent et huit hommes — 50 de trop, — sont dans le canot 2. Aucun officier n'a consenti à y prendre place. La mer arrive exactement au ras du plat-bord et pénètre par les encoches des avirons. On la vide au fur et à mesure. Avec une prudente lenteur, sur la mer heureusement toujours plate, le canot fait route sur le phare de Leuca toujours visible au loin.

Là où fut le *Léon-Gambetta*, 400 ou 500 hommes sont agrippés à des débris. Mais, à tout instant, des malheureux à bout de forces lâchent prise et coulent à pic. L'équipage compte peu de bons nageurs... Pourtant, dans ces heures de nuit si longues, les hommes se prêtent un mutuel appui. Unissant leurs efforts, les plus habiles, les plus robustes rassemblent les éléments de radeaux improvisés qui permettent aux plus faibles de tenir le buste hors de l'eau et d'avoir moins froid.

L'aube approche et, avec elle, les heures les plus glacées, les heures qui achèvent les moins résistants. Sans un mot amer, stoïquement, ils meurent. Quelque part dans l'ombre flotte le cadavre de l'amiral, soutenu par une bouée-couronne en liège que son aide-de-camp Chédeville lui a passée de force à l'instant que le *Gambetta* s'engloutissait. Un torpilleur français a été baptisé *Amiral-Sénès*.

Le nombre des vivants diminue. Les quelques officiers qui tiennent encore ne vivent que grâce à l'aide que leur prêtent leurs hommes. Le second-maître Le Corre a assisté tant qu'il a pu le capitaine de frégate Héraud; l'enseigne Lefèvre est mort dans les bras du quartier-maître Galès; le quartier-maître Dréano a soutenu l'enseigne Seren jusqu'au dernier souffle de l'officier; le quartier-maître Mudès a aidé jusqu'au bout l'enseigne Colbrant. Mais quand l'aurore commence de poindre, les 31 officiers du *Gambetta* et de l'état-major de l'amiral Sénès ont tous péri et les *rari nantes* sont entourés de cadavres.

Le sous-marin autrichien est toujours là. Son périscope se faufile parmi les épaves. Patiemment, il attend les secours pour les torpiller, ce qui est de bonne guerre d'ailleurs.

Il attend en vain, car les secours seront italiens et l'Italie est encore neutre. Prévenues par le sémaphore de Leuca que le canot 2 a atteint à 8 h. 1/2 du matin, les autorités de Tarente et de Brindisi ont dépêché des torpilleurs qui arrivent à 2 h. 1/2 après-midi.

Sur les 500 hommes qui flottaient, 27 seulement survivent. Ils ont tenu treize heures et demie dans l'eau glacée. On les repêche et lui reçoit les soins que les marins doivent aux marins. On embarque aussi les cadavres qui auront une sépulture digne d'eux. Les autres ont en partage le fond de la mer, la tombe normale du marin en temps de guerre.

* * *

Mieux que l'existence de nos hommes, leurs derniers moments montrent ce qu'ils valent. Les gens du dirigeable *Dixmude*, qui ont péri en décembre 1923, Guilbaud et Cuverville morts avec Amundsen dans les régions polaires, les camarades du sous-marin *L'Ondine*, récemment disparus à leur poste, étaient de la même chair et du même sang que ceux de la Grande Guerre. La marine que la France a construit pour remplacer les coques usées ou mortes au champ d'honneur aura des équipages et des officiers dignes du pavillon français.

PAUL CHACK.

A l'occasion des fêtes de la PENTE-COTE, La REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La vraie figure de Boileau

Il semble bien que les belles études de M. Fidaou-Justiniani, l'auteur du magistral ouvrage *Qu'est-ce qu'un Classique?*, nous aient enfin restitué la vraie figure de Nicolas Boileau, dit Despréaux, qui se dérobait sous un masque purement artificiel. Par quels avatars il a passé depuis le grand siècle, qui reconnut son autorité à côté de celle de Louis XIV, jusqu'à l'âge du romantisme où il fut ridiculisé, servit de plastron aux plus injurieux brocards! Le XVIII^e siècle l'avait tenu encore en haute estime, Voltaire, D'Alembert, Diderot l'ont beaucoup loué, et la preuve qu'il resta longtemps en crédit, c'est que durant les cent vingt ans qui ont suivi sa mort, de 1711 à 1831, il ne parut pas moins de cent vingt-cinq éditions de ses œuvres. Il fut longtemps considéré comme le régent du Parnasse, le législateur des Lettres, investi d'une haute magistrature. En réalité, il n'exerça pas cet empire. La réaction contre le mauvais goût des pédants, contre la platitude des écrits ne date pas de lui, ni même de ce que l'on appelle parfois l'École de 1660, représentée par le célèbre quatuor La Fontaine, Molière, Racine et Boileau lui-même; elle continue Malherbe, D'Ablancourt, Patru, même Chapelain considéré comme théoricien. Le mérite de Despréaux, après avoir déconfit la troupe des rimailleurs contre laquelle, seul, à vingt-cinq ans il s'était dressé avec une fougue juvénile et un beau courage, fut de codifier dans son *Art poétique* les règles de l'esthétique classique et de frapper en médailles ces préceptes qui se sont imprimés dans toutes les mémoires.

Car, pour le dire en passant, sans vouloir surfaire par ce seul trait le talent poétique de Boileau, ce fait d'avoir su brûner ses alexandrins dans une impérissable beauté, atteste une perfection qui n'est pas commune. Et je suis même obligé, à cette occasion, de me dédire sur la valeur attribuée par moi, ici même, aux poésies de Louis Veuillot, en accueillant le témoignage d'un correspondant anonyme qui me certifie l'impossibilité ressentie par lui et ses condisciples de réciter de mémoire les vers du grand prosateur à qui la nature refusa le don de la musicalité, le don du rythme et de la cadence.

Il y eut dans la destinée de Boileau ce que je voudrais appeler un étrange quiproquo. Comme je vais le démontrer d'après les élucidations de M. Fidaou-Justiniani, Despréaux n'a cessé de croiser le fer contre une famille d'esprits qu'il exérait, à laquelle il voulait interdire l'accès du Parnasse : les esprits froids, rigides, sans souffle, sans élan, engoncés dans la technique. Or, c'est cette famille-là, qu'il aurait voulu anéantir, qui, par une étrange méprise, s'est avisée, un jour, d'en faire son oracle.

« Elle l'a chambré, pour ainsi parler, et catéchisé de si bonne sorte qu'il semble, en effet, n'être plus qu'un Apollon dépenaillé aux gages des médiocres. Il a eu le sort de ces Anciens que Perrault habillait à sa mode et comme il le pouvait. D'où vient demandait notre satirique à Perrault,

*D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paraissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes!*
Vous les faites tous des Perrault.

C'est de même sorte que Boileau fut défiguré et trahi par les pseudo-classiques. Pour retrouver le vrai Boileau, et le restituer, tel qu'il est dans l'histoire et dans ses ouvrages, il faut le dégager des multiples couches d'interprétations fantaisistes dont on l'a recouvert; il faut, pour parler sans figure, remonter à la véritable signification de certains vocables que nous n'entendons plus comme au XVII^e siècle.

J'en veux fournir immédiatement un exemple. Au chant III de l'*Art poétique* traitant de la tragédie, Boileau opposant à la liberté du roman les exigences du théâtre, écrit :

Mais la scène demande une exacte raison.

Il serait par trop commode de lui fermer la bouche avec ce vers sentencieux et de prétendre qu'il veut asservir l'art tragique à la froide raison. Ce serait le mettre en contradiction flagrante avec lui-même, car, sur le même sujet, voici son précepte :

*Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable jureur
Souvent ne vous remplit d'une douce terreur
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante!*

Il y a raison et raison. Bossuet parle en quelque endroit de « l'entendement qui s'émeut », Pascal « des raisons du cœur que la raison ne comprend pas » — pour exalter les intuitions de l'âme par-dessus les démarches discursives de l'intellect —; Boileau, à son tour, aime et révere dans la raison, la faculté qu'il informe le génie, qui seconde ses élans, s'applique à le servir, « l'humble et reconnaissante épouse du génie ».

* * *

La légende du Boileau « esprit correct, sage, agréable » est démentie par ses œuvres. Il fait figure de paladin qui, en peu d'années « couche sur le pavé » près d'une hécatombe d'auteurs. Car il fut un passionné, tout entier possédé par un démon impérieux, l'idéal de perfection littéraire auquel il immole tout ce qui le blesse.

Il déclamaît merveilleusement les vers tragiques et donna, de concert avec Racine, son ami, des leçons de diction à Saint-Cyr. Le redoutable satirique avait cependant le cœur pitoyable, généreux, chevaleresque, même envers des adversaires, d'une inébranlable fidélité envers ses amis. Ce soi-disant sans-cœur, dans son épître sur l'amour de Dieu, s'exprime avec une étonnante vivacité jusqu'à condamner la tiédeur plus sévèrement que l'incroyance :

*Où, je vous le soutiens, il serait moins affreux
De ne point reconnaître un Dieu maître du monde
Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
Qu'en avouant qu'il est et qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.*

Une preuve manifeste de l'élevation d'esprit de Despréaux et si je puis dire, de la vaste envergure de ce génie, c'est le ravissement où le jeta le *Traité du Sublime* de Longin, promu par lui au rang de maître, à la place du Stagyrite, l'objet de son culte, le compagnon de ses veilles. A ce signe, il faut lui reconnaître comme une parenté spirituelle avec l'auteur de ce fameux *Traité*. « Ces grands objets, écrit M. Fidaou-Justiniani, ces spectacles de force et de passion qui arrêtaient Longin, arrêtaient de même Boileau, qui s'y livrait de toute son âme... Il y avait en lui un primitif et cette sensibilité en quelque sorte vierge, qui seule nous met à portée d'accueillir le monde d'Homère. Et sur ce monde merveilleux, il ouvrait de grands yeux ravis; mais, au reste, il était d'humeur à faire fête à toute humanité épique. »

Le vrai Boileau à une nature épique, il brûlait d'admirer, il eût voulu remplir avec éclat son office de barde dans la geste de Louis le Grand; le souffle lui manqua, il se rabattit sur les petites choses, à défaut des grandes. Mais la preuve qu'il avait au plus haut point le sens de la grandeur, c'est la haine dont il poursuivit « la canaille du Parnasse », les médiocres dont il fut le fléau.

*Mais tout fut me déplâit et me blessa les yeux.
Je le poursuis partout comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.*

Ce sont ces vers qui, sans doute, l'ont fait surnommer « le dogue du Parnasse ».

Sans doute, le Boileau admirant, le Boileau épique, le chantre de l'*Ode sur la prise de Namur*, ne vaut pas le Boileau indigné, armé du fouet de la satire. Et cependant, il composa, en 1686,

une ode, qui évoque Jeanne d'Arc, et l'emporte assurément sur tous les vers de la Pucelle :

*Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère
Remversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines;
Et leurs corps, pourris dans nos plaines,
N'ont fait qu'enraiser nos sillons.*

Mais le justicier du bon goût, le vengeur de l'art parfait a des titres éternels à l'admiration. Il part de haut dans sa critique, il rapporte toutes les œuvres à l'archétype supérieur qu'il porte en lui et rebute rigoureusement toute composition qui n'émerge pas du commun. On peut dire, avec l'auteur que nous analysons, que toute cette critique est dominée par un vers, peut-être, trop peu remarqué :

*Il est dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degré du médiocre au pire.*

Qu'on n'en soit pas autrement surpris! Richelieu avait entêté tout son siècle de perfection; le souverain et la cour, les artistes et les artisans, toute la France, peut-on dire, est hantée par ce rêve. L'honneur était à ce prix. Il faut exceller. Et, dans les lettres, il faut exceller ou se taire. Boileau fut, à sa façon, un puissant entraîneur sur la route du progrès, car la crainte que ses satires semaient dans les esprits incitait chaque auteur à se surpasser.

Quel est le principe de cette maîtrise à laquelle il faut aspirer toujours, sous peine de déchoir? Boileau le pose clairement au début de son *Art poétique* et ces premiers vers devaient suffire à le disculper totalement de n'être que le pédagogue des lettres, maniant automatiquement sa férule ou le distributeur de recettes littéraires pour accommoder des chefs-d'œuvre.

C'est le renversement de son esthétique très bien formulée ainsi :

*C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre, en naissant, ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd et Pégase rétif.*

Du poète, candidat à la gloire, Boileau exige le don, l'inspiration, que rien ne supplée.

La qualité essentielle qu'il réclame, ce n'est pas l'observation des règles, la froide régularité, c'est la verve, la virtuosité, la sève, la poussée généreuse, en un mot la vie.

Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.

A cette froideur, il ne faisait jamais grâce, il la frondait parfois par d'amusantes épigrammes. D'une traduction du premier livre de l'*Iliade* par l'abbé Rognier-Desmarais, il écrit ceci : « Je crois qu'en la mettant dans les seaux pour rafraîchir le vin, elle pourra suppléer au manque de glace qu'il y a cette année ».

« Pour lui, le crime irrémissible est de manquer de feu. Le mérite est flamme et chaleur. »

Or, je remarque avec l'auteur que force et chaleur ne sont pas du ressort de l'entendement proprement dit, mais du sentiment, et Boileau possédait à un degré extraordinaire cette sensibilité. Pauline de Meulan l'avait finement observé : « La raison, chez Boileau, était un organe délicat, prompt, irritable, blessé d'un mauvais sens comme un oreille sensible l'est d'un mauvais son, et se soulevant comme une partie offensée sitôt que quelque chose venait à le choquer. Ce qui revient à dire que cette raison-là, lumineuse, agile, ardente, passionnée n'a rien de commun avec la froide raison dont on a voulu faire le tout du classicisme.

Boileau était si féru de cette chaleur, qu'il eût préféré la folie à cette morne sagesse.

*Un fou, du moins, fait rire et peut nous égayer;
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.*

Faut-il s'étonner que, partant de ces principes, Boileau se soit rangé, dans la querelle du *Cid*, auprès du jeune Corneille, qui venait de créer le drame épique, contre l'Académie qui s'offusquait de ses hardiesses et voulait encager le génie dans l'étroitesse des règles. Il rassurait Corneille :

De votre esprit tremblant (le vrai censeur) lèvera les scrupules

*C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.*

Je m'arrête-là et cependant je suis loin d'avoir épuisé les cent cinquante pages que M. Fida-Justiniani a consacrées à Boileau. Mais c'en est assez pour reconnaître que cette révision consciencieuse du procès Boileau s'imposait et qu'elle fait grand honneur à l'éminent écrivain qui l'a entreprise. Elle démontre en outre que l'art classique, l'art des Corneille et des Bossuet, qui ont dominé leur siècle, n'a rien de commun avec je ne sais quel primat de la froide raison menant en lisière l'imagination et la sensibilité.

J. SCHYRGENS.

ALLEMAGNE

L'Allemagne se démocratise-t-elle?

D'un article du R. P. Delattre dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, nous détachons cette conclusion :

L'HÉGÉMONIE DE LA PRUSSE

Dix ans écoulés, la Prusse reste donc, malgré la condamnation à mort dont l'avait frappée l'Assemblée de Weimar, toujours aussi vivante. Ayant trouvé dans l'héritage des Hohenzollern le cadre, l'esprit, les méthodes qui correspondent le mieux à son idéal, la social-démocratie a repris à son compte les destinées de la vieille Prusse; c'est pourquoi dans les négociations menées depuis deux ans entre le Reich et les pays pour la reconstitution de l'Allemagne sur de nouvelles bases territoriales et administratives, personne n'aurait pu défendre, avec plus d'âpreté ni d'un point de vue plus particulariste que n'ont fait le ministre-président docteur Braun et le directeur ministériel Brecht, l'œuvre de Frédéric le Grand et de Bismarck.

A cette intégrité du corps et de ses organes s'ajoute d'ailleurs celle de l'âme. Comme les Prussiens de l'est, les social-démocrates n'éprouvent pour le sol, la *Heimat*, aucun des sentiments profonds qui caractérisent les populations de l'ouest et du centre; autant qu'eux aussi, ils ignorent le droit naturel et la liberté. De cette parenté spirituelle, la raison n'est pas à chercher bien loin. Sans histoire qui les rattache à un long passé de même culture sociale et religieuse, issus tous deux de milieux déracinés sans traditions communes, Prussiens de l'est ou social-démocrates n'ont sur l'Etat, la famille, l'individu, que des doctrines où domine le principe de la force.

Dans le gouvernement de la social-démocratie on retrouve donc le tempérament dominateur de l'aristocratie terrienne ou militaire, la même mystique politique aussi, — procurer par la Prusse l'expansion et le triomphe des idées marxistes, — le même recours enfin aux deux institutions qui ont fait la force de la monarchie, la police et l'administration.

Formé à l'est de provinces où la caste aristocratique et monarchique demeure puissante et remuante, surpeuplé à l'ouest et au centre, où voisinent les grandes villes industrielles, l'Etat prussien s'est vu, au lendemain de la révolution, contraint d'avoir à son service une force publique capable de faire front contre une double menace : celle de droite, représentée par des associations nationalistes très fortes, Stahlhelm, Jungdo, Wehrwolf, etc.; celle de gauche, plus redoutable encore, par les organisations bolchévistes. Républicain et social-démocrate, c'eût été de la part du gouvernement prussien imprudence suprême et folie que de faire appel, en cas de troubles, à la Reichswehr, institution d'Empire où dominaient toujours les éléments d'ancien régime; car c'eût été s'exposer à voir proclamer à tout propos la loi martiale et passer aux mains de ses pires ennemis, les militaires et les magistrats, le pouvoir si chèrement acheté. A la République, il fallait une force autonome, sérieuse, sûre, bien dans la main du ministre de l'Intérieur prussien : on l'aurait dans une police d'Etat.

Véritable armée de volontaires jeunes et sérieusement sélectionnés, la police prussienne diffère des corps affectés ailleurs sous ce nom à la sécurité publique, parce que les dangers auxquels elle doit faire face sont beaucoup plus grands. Si, par ses fonctions ordinaires, elle participe de nos polices municipales, par son caractère toutefois elle se rapproche davantage de la Garde républicaine et de la gendarmerie. Une fois entré dans cette voie, il était fatal en Prusse qu'on se militarisât : en juillet 1929, la *Correspondance berlinoise des fonctionnaires* dénonçait même énergiquement cette militarisation de la police comme un système : « La formation de la police et celle de la Reichswehr, disait-elle, sont absolument identiques. Non seulement le jeune policier n'a en moyenne que quelques heures de service tous les quatre jours, le reste du temps étant consacré à des exercices purement militaires, mais les cours et les instructions qu'il fréquente ensuite ressemblent à ceux de la Reichswehr comme un œuf ressemble à un autre. Il en va absolument de même pour la formation de l'officier de police pendant les neuf mois qu'il passe à l'École supérieure de police à Berlin. Aucun policier, s'il a quelque souci de son avancement, n'oserait objecter que tel n'est pas le but de son engagement : cela équivaudrait pour lui à un suicide ».

De quelque province que provienne le jeune candidat, c'est à Berlin seulement qu'il peut espérer la faveur d'être incorporé; rhénan, il ne pourra d'ailleurs servir dans aucune ville des rives droite ou gauche du Rhin dont les cadres, officiers ou sous-officiers, sont empruntés aux régions d'au delà de l'Elbe. Entre la police et la population, il n'existe dans l'Etat prussien aucun lien : le policier n'est qu'un soldat, la police un corps d'occupation. Si maintenant on réfléchit au sens vague de cette expression *police*, à la puissance d'intimidation qu'elle confère aux dépositaires de ce redoutable pouvoir, à la facilité qu'il donne de s'immiscer dans la surveillance de tout ce qui est administration, enseignement, culte, etc., on appréciera vite ce qui reste d'autonomie aux populations où s'installe cette institution. Or cette police d'Etat, la République l'impose partout, aux frais des villes, sans tenir compte des polices municipales. Les traités proportionnant son contingent au chiffre de la population, on use et abuse des incorporations de communes pour accroître son importance, et, s'il est nécessaire pour atteindre ce résultat, on n'hésite pas à étendre la juridiction du préfet de police sur des localités très éloignées de la commune.

A côté de la police et en étroite collaboration avec elle, travaille l'administration.

Le Prussien de l'est, chacun le sait, n'a rien de l'Allemand de l'ouest. Naturellement sérieux et dur, fonctionnaire né, il ne connaît en dehors de l'Etat absolument rien, ni autorité, ni doctrine. Ce que nous appelons servilité est chez lui conscience professionnelle. Où s'installe un administrateur prussien, personne ne compte plus. Ainsi façonné, ce peuple est fait pour la conquête et le gouvernement; on ne saurait donc s'étonner qu'après la monarchie, la République recoure à ses services pour former et encadrer ses fonctionnaires. Celle-ci pourtant a su mieux faire encore que celle-là, et c'est parmi les anciens soldats et officiers de la Schutzpolizei et de la Reichswehr qu'elle recrute la moitié de tous les cadres administratifs de l'Etat. Ainsi peu à peu s'étend et se resserre, sur toute la Prusse et les pays qu'elle s'annexe, un réseau de fonctionnaires frappés de la même empreinte, soumis des années durant à la même éducation, militairement disciplinés, totalement étrangers au milieu où ils représentent l'Etat.

Que le remembrement de l'Allemagne et la réforme administrative s'exécutent selon les plans de la Prusse, et Berlin aura l'Empire tout entier dans la main. Mieux qu'en aucun pays, ses préfets pourront mesurer à la population les crédits, la liberté, l'air lui-même. Déjà un évêque prussien hésite aujourd'hui à conférer le décanat à un curé élu par ses collègues si, fédéraliste, il est pour cette raison mal vu de l'administration; des étudiants redoutent pour leur avenir d'inviter un conférencier dont les idées politiques ne cadrent pas avec celles des hauts fonctionnaires de la police ou du ministère; le plus grand journal catholique de Cologne refuse toute collaboration d'écrivains connus pour penser autrement qu'à Berlin. Or, ce n'est pas la France monarchique qui il y a cent ans fit trembler l'Europe, mais une France jacobine puissamment centralisée, que soulevait le sentiment populaire. Ce que la social-démocratie a fait depuis dix ans pour assurer son pouvoir est le meilleur gage de ce qu'elle continuera demain pour

étendre son champ d'action : nous ne saurions par conséquent y apporter trop d'attention.

LA FIN D'UN RÊVE

De tout ce qui précède, une conclusion se dégage : le rêve de Weimar d'organiser au cœur de l'Europe une grande Allemagne fédérale et démocratique s'évanouit. Plus que jamais, l'Allemagne se concentre sous l'hégémonie de la Prusse dont les institutions, les méthodes, l'esprit, demeurent à peu près les mêmes. Autant que sous l'ancien régime, l'Etat est conçu comme la source de tous les droits, la fin suprême à qui tout doit être rapporté. Dans l'Empire, les pays les uns après les autres se préparent à se fondre dans une Prusse agrandie comme les communes des banlieues dans les grandes cités. La centralisation et la bureaucratie font litière des institutions locales et des libertés; tout s'unifie sous un régime de plus en plus impersonnel et irresponsable, dont le peuple devient le soutien au lieu d'en être le but et la fin.

Mais une question aussi se pose : comment le Centre, organisation de principes culturels et religieux si opposés à la social-démocratie, peut-il s'associer étroitement à une politique à première vue si contraire à ses intérêts? L'énigme n'existe pas seulement pour des Français : trop complexe pour qu'on la débrouille en quelques phrases dans une étude déjà longue, elle vaut d'être posée à ces catholiques mêmes qui s'acharnent à promouvoir la survivance d'une Prusse, œuvre de violence et de rapines, et à repousser la transformation de l'Allemagne en un Empire fédéral fait de grands pays autonomes tendant librement au même but.

Lorsque dans l'Etat unique de demain, devenu une grande Prusse, tout ce qui caractérise le programme du Centre : attachement au sol, à la *Heimat*; décentralisation administrative et culturelle; respect de la liberté des corporations et des individus, aura disparu par la volonté de la social-démocratie triomphante, que deviendront la culture catholique et la liberté de l'Eglise, non seulement en Allemagne mais dans l'Europe centrale? Le Centre, considéré aujourd'hui dans l'Empire parce qu'il est puissant en Prusse où la social-démocratie ne peut se passer de son concours, doit sa force beaucoup moins à sa propre organisation, si parfaite soit-elle, qu'aux libertés culturelles dont jouissent encore, sous un régime de fédéralisme apparent, les régions et les milieux sociaux où il se recrute. Le jour où le rêve de l'Etat unique sera réalisé, qu'en sera-t-il de cette force? A cette question déjà la *Kölnische Volkszeitung* répond : « De cette Allemagne, le visage culturel et religieux sera très différent d'aujourd'hui ». Ent e les mains de l'étatisme, du socialisme, du capitalisme, également meurtriers de la dignité et de la personnalité humaines, la centralisation fera litière de toutes les libertés et initiatives. Alors les préoccupations politiques et économiques prenant dans l'armée catholique le pas sur les intérêts spirituels, le Centre, réduit n'être plus dans une assemblée législative unique qu'une « fraction » minime, évincé des ministères, des préfectures, des administrations, regrettera d'avoir compris trop tard que la force et la grandeur d'un pays ont moins leurs racines dans l'unité que dans l'union, dans la centralisation administrative que dans la fédération de régions bien constituées, dans l'hégémonie de l'Etat que dans l'autonomie des corporations de droit naturel.

De son effacement comme puissance politique et spirituelle, l'Allemagne ne sera d'ailleurs pas seule à souffrir : toute l'Europe centrale s'en ressentira. Parmi les populations catholiques de langue allemande dispersées hors des frontières de l'Empire, au nord, au sud, à l'est, l'activité, le prestige, le rayonnement du Centre soutenu aujourd'hui puissamment l'idée religieuse aux prises avec un matérialisme envahissant. Cette force disparue, socialisme et capitalisme trouveront le champ libre; dans la vie publique, comme dans la politique, tout idéalisme disparaîtra. Aussi bien que l'avenir de la paix et de la démocratie, celui du catholicisme dans l'Europe centrale nous apparaît donc étroitement lié au remembrement de l'Empire allemand sur les bases d'un sain fédéralisme tel que, après Schelling, le protestant Constantin Franz le comprenait et le définissait en 1871 dans ses *Lettres d'un Allemand à un homme d'Etat prussien* : ce n'est pas, hélas! dans ce sens qu'on paraît s'orienter.